

PUBLIC ENEMY

Yo! Bum Rush The Show - DEF JAM (1987)

A SIDE

Compact
Cassette



NOISE
REDUCTION

IN
OUT

PHILIPS

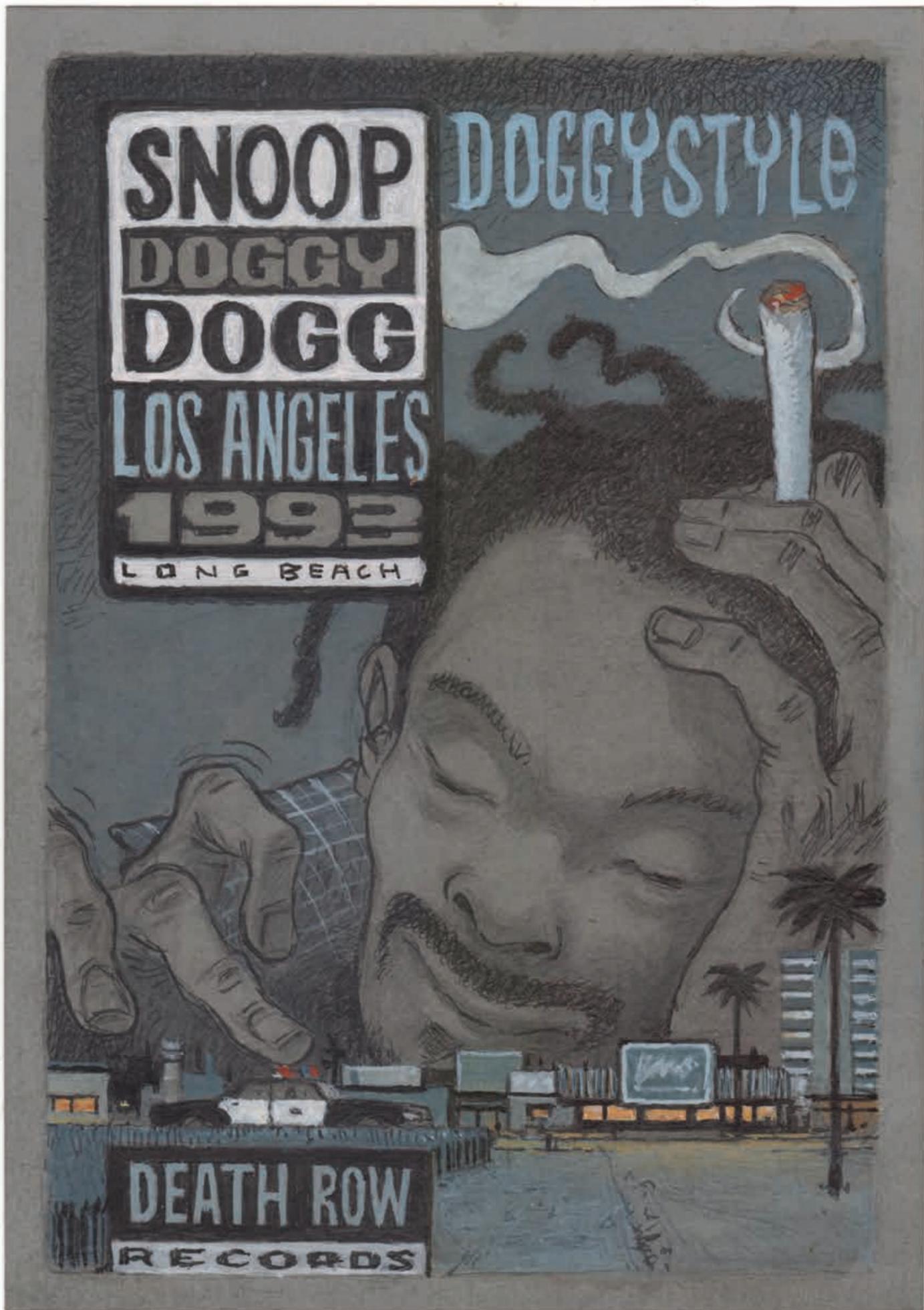
OF HOLLAND

SQ-C60

BIAS NORMAL EQUALISATION 120 IIS



 TCHAPE 022 TCHA



SERGE PELLÉ – Gouache, 2023

LAURA

édito

Pour la troisième fois de son histoire, la Revue Laura se concentre sur les acteurs du Centre-Val de Loire qui stimulent et renforcent la présence des arts plastiques sur le territoire. Deux domaines sont exposés : d'un côté, **8 CHRONIQUES** sur les artistes plasticiens résidant en région et **4** sur ses structures – en collaboration avec **Devenir Art** (Réseau des arts visuels en Centre-Val de Loire) et l'**AICA** (Association Internationale des Critiques d'Art); de l'autre, **9 ILLUSTRES** Tourangeaux : **Nikotcha, Serge Pellé, Cloomy & Marceau Pizza, Zelda Bomba, Lohengrin Papadato, Caroline Bartal, Béatrice Myself & Chadia Ash**. Mais aussi **2** focus sur les artistes **Jeanne Cardinal** de Tours et **Lætitia Bourget** de Néons-sur-Creuse. Puis, **3** articles rédigés à Fleury-les-Aubrais en lien avec **LACAN, L'EXPOSITION** au Centre Pompidou-Metz – articles en partie inspirés par les séminaires de **Colette Soler**. Enfin, comme à toute règle il existe une exception, **1** artiste résidant en Bretagne : **Germain Maguillard**.

sommaire

Par ordre d'apparition :
 COUVERTURE : NIKOTCHA, Série *Tchape*, 30X40cm - 2023
 SERGE PELLÉ
 CAROLINE BARTAL
 JEANNE CARDINAL
 CHRONIQUES : MADELEINE FILIPPI
 CHRONIQUES : LÆTITIA TOULOUT
 CLOOMY & MARCEAU PIZZA
 ZELDA BOMBA
 SAMMY ENGRAMER
Psychanalyse et négations
Les soustractions du sujet de l'hystérie
 Cupide et Cupidon
 LÆTITIA BOURGET
 LOHENGRIN PAPADATO
 GERMAIN MARGUILLARD
 BÉATRICE MYSELF
 CHADIA ASH
 JOHANA BEAUSSART

Comité de rédaction : Jérôme Diacre, Sammy Engramer, Nadia Chevalérias, Fred Guzda
 Coordination / Graphisme : Sammy Engramer – Corrections : Éléonore Espargillière
 Administration / publicité : Groupe Laura, 10 place Choiseul - 37100 TOURS
 lauragroupe@yahoo.fr - ISSN 1952 - 6652 / 48 pages / 1000 exemplaires - abonnement et adhésion : 16 euros
 Avec le soutien de la DRAC, de la Région Centre-Val de Loire et de la Ville de Tours

LAURA





JEANNE CARDINAL, *Colonne 1 & Colonne 2*,
sculptures, céramiques, papier, béton, pvc, impression photo sur adhésif, 177 x 40 x 40 cm / 158 x 47 x 47 cm, 2021
Exposition à La Chapelle Saint Mexme - Chinon, mai/sept.2023



JEANNE CARDINAL, *Les Brûlants Pisciformes*,
sculpture, porcelaine et grès, émail transparent, structure en bois, enduit de lissage,
frites de piscine en mousse, peinture acrylique, 175 x 125 x 85 cm, 2023
Exposition à La Chapelle Saint Mexme - Chinon, mai/sept.2023



ANNE HOUEL, Tobrouk, typologie béton, 2021. Courtesy de l'artiste et de la collection Frac Centre - Val de Loire. ADAGP, Paris, 2023

Chroniques

MADELEINE FILIPPI

Chroniques est une proposition éditoriale visant à la rédaction de textes écrits par des critiques voyageur·euses, invité·es à arpenter un territoire de la région Centre-Val de Loire. Les critiques y relatent leur vision de l'œuvre des artistes rencontrés, leurs découvertes d'expositions et la programmation des lieux visités. Ce programme est porté par devenir·art, réseau régional des arts visuels en Centre-Val de Loire, en partenariat avec l'AICA France et la Revue Laura.

ANNE HOUEL UNE ARCHÉOLOGIE DU PRÉSENT

Des bas-reliefs étranges, des architectures insolites ou encore des installations énigmatiques peuplent l'univers d'Anne Houel. L'artiste questionne l'architecture à travers le prisme du temps et de la mémoire. Entre apparition et disparition, une esthétique de la ruine se dessine sous nos yeux. Telle une archéologue, elle puise son inspiration de souvenirs ou au sein des territoires où elle est amenée à créer. Elle prélève des artefacts de ces paysages en transformation, fragments d'architectures, restes de béton et collectes végétales qui portent en eux l'estampille d'une histoire passée qu'elle vient raviver. Toujours dans cette posture de l'artiste – chercheuse, la cartographie et le dense travail de recherches d'après archives qu'elle expérimente lui permettent de mettre en place de véritables typologies formelles et autres investigations créatives.

Depuis quelques années, elle a entamé une réflexion autour des architectures – refuges comme en témoignent les séries Cabanes ou le projet sur le modèle du bunker individuel, le Tobrouk. Ainsi, Anne Houel nous guide de la ruine à l'idée de sauvegarde que l'on retrouve notamment dans ses œuvres in situ, de manière plus ou moins prégnante. Dans *Cultures* par exemple, cette forme entre l'habitation et la serre de jardin vient accueillir une mise en culture de rebuts et de végétations propres à la ruine. Par ailleurs, cette notion de préservation dans les œuvres in situ apparaît à la fois par l'activation par le public et le recours à la symbolique du jeu ce qui permet à l'artiste de convoquer une mémoire collective.

Sans jamais s'éroder, l'œuvre d'Anne Houel fonctionne en rhizome, dans lequel chaque sculpture et chaque série deviennent un élément de langage, de compréhension de l'architecture qui nous entoure. Loin du simple témoignage, elle élabore une archéologie du présent pour témoigner de la fragilité de notre environnement.

JEAN FRÉMIOT L'ART DE PRENDRE DU RECUL

Jean Frémot nous invite à découvrir une approche phénoménologique de la photographie. En effet, d'œuvre en œuvre, il plonge le spectateur·rice dans une expérience aux frontières du réel et de la fiction et lui impose ainsi une prise de recul nécessaire.

A première vue, on observe deux pans dans la démarche de l'artiste. Le premier autour des jeux de trompe-l'œil et le second autour de la notion de *thérapéia* comme définie par l'artiste, qui apparaît progressivement depuis 2011 avec les premières présences humaines. Mais la dichotomie entre ces deux versants de son travail n'est évidemment pas aussi nette. L'artiste vient par là questionner notre rapport à l'habitat, au territoire et au soin sous le prisme de l'expérience sensible. Comme en témoignent le choix du grand format et les jeux de cadrages. La dimension des photographies de Jean Frémot est déterminée par le sujet représenté. Les espaces urbains, les architectures en chantier qu'il présente viennent troubler les sens du spectateur qui peut avoir besoin d'un temps pour saisir et expérimenter ce qu'il voit. Ainsi un paysage naturel à travers un mur en construction peut créer l'illusion d'un photomontage, ou encore le dos d'un porc ou d'une vache offrir une nouvelle ligne d'horizon. Dans la série *Des Intimités*, Jean Frémot imagine une fiction documentaire autour du paysage social à travers un savant travail de clair-obscur où la présence humaine qui regarde toujours hors champ laisse apparaître une volonté de transcrire l'indicible.

Ce rapport physique au médium est fondamental dans la démarche de l'artiste, car il vient en filigrane témoigner de ce que Foucault nomme le souci de soi ou « Cura sui » ; qui relève d'une forme d'entraînement, de position critique de l'attention, dont le principal indice serait le leitmotiv de la fenêtre, qui symbolise l'idée de lien, de faire connecter le monde sensible et le monde réel. La démarche de Jean Frémot est une invitation à prendre de la distance, le recul nécessaire pour mieux comprendre le monde qui nous entoure.



JEAN FREMIOT, Territoires Occupés, 2008. Courtesy de l'artiste

LES ŒUVRES TELLURIQUES D'ANAÏS DUNN

Des paysages réalisés avec du bitume, une sculpture connectée aux activités sismiques de l'Antarctique, de nombreux motifs minéraux en verre filé, les œuvres d'Anaïs Dunn témoignent de manière poétique de l'impact de l'activité humaine sur l'environnement.

Depuis plusieurs années, elle développe une réflexion autour de la matière et du vivant. Elle se plaît à jouer avec les codes de la recherche scientifique, que l'on décèle au sein de son processus créatif jusqu'à la mise en espace de ses œuvres. On observe par exemple des vitrines, ou encore des dessins à l'aide d'hydrocarbures capturés et mis sous verre qui empruntent aux protocoles de la recherche. Dans l'œuvre évolutive *Mineral activity*, elle nous dévoile les différents procédés d'extractions. Les notions de vibrations et d'échos que l'on retrouve également dans de nombreuses œuvres viennent participer aussi à ce lien entre art et science. A demi-mot l'artiste révèle que selon elle, la vibration renvoie à notre époque postmoderne sous tension permanente. Le recours au vide, au creux ou encore à la disparition, sont eux le témoignage d'un monde en mutation.

Entre destruction et contamination, le monde géologique qui hante la démarche d'Anaïs Dunn est composite, il joue avec la porosité des matières. A travers la mise en place d'un jeu harmonieux des tensions, les minéraux suspendus, prisonniers ou en équilibre dont elle se sert ou qu'elle imagine, traduisent l'extrême fragilité de notre environnement.

Les œuvres telluriques d'Anaïs Dunn, s'inscrivent dans le mouvement de l'art écologique, cependant le discours politique ne vient jamais supplanter l'expérience qu'elle nous raconte. Elle préfère nous confronter à l'expérimentation des mécanismes physiques de la nature. Elle dissimule alors l'approche didactique de son travail derrière le recours à nos sens. Ainsi, à chaque visite l'on est saisi par l'envie irrésistible de s'approcher, de toucher et d'écouter les œuvres qu'elle nous donne à voir, comme happé par la nécessité de comprendre.

LE CENTRE CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE LA BORNE – L'INCONTOURNABLE

Le centre céramique contemporaine La Borne (CCCLB) est un lieu emblématique du patrimoine potier en France et demeure incontournable pour la scène céramique contemporaine. Le CCCLB, en partenariat avec l'Association Céramique La Borne, organise des expositions, des résidences, des ateliers pour différents publics et accueille des stagiaires. Éducation et médiation sont au cœur du projet artistique du CCCLB, dont l'identité principale est devenue la cuisson à bois. A travers toutes ces actions, le CCCLB poursuit son rayonnement à échelle locale et internationale, témoin privilégié de l'effervescence de la pratique de la céramique contemporaine.

Les artistes et le public viennent y chercher la diversité des techniques, le partage du savoir-faire et la notion de communauté d'artistes. Cette dernière prend tout son sens lors de l'événement annuel Des Grands Feux, lors duquel le public a la chance de voir directement dans les ateliers comment travaillent les artistes et leurs différentes techniques.

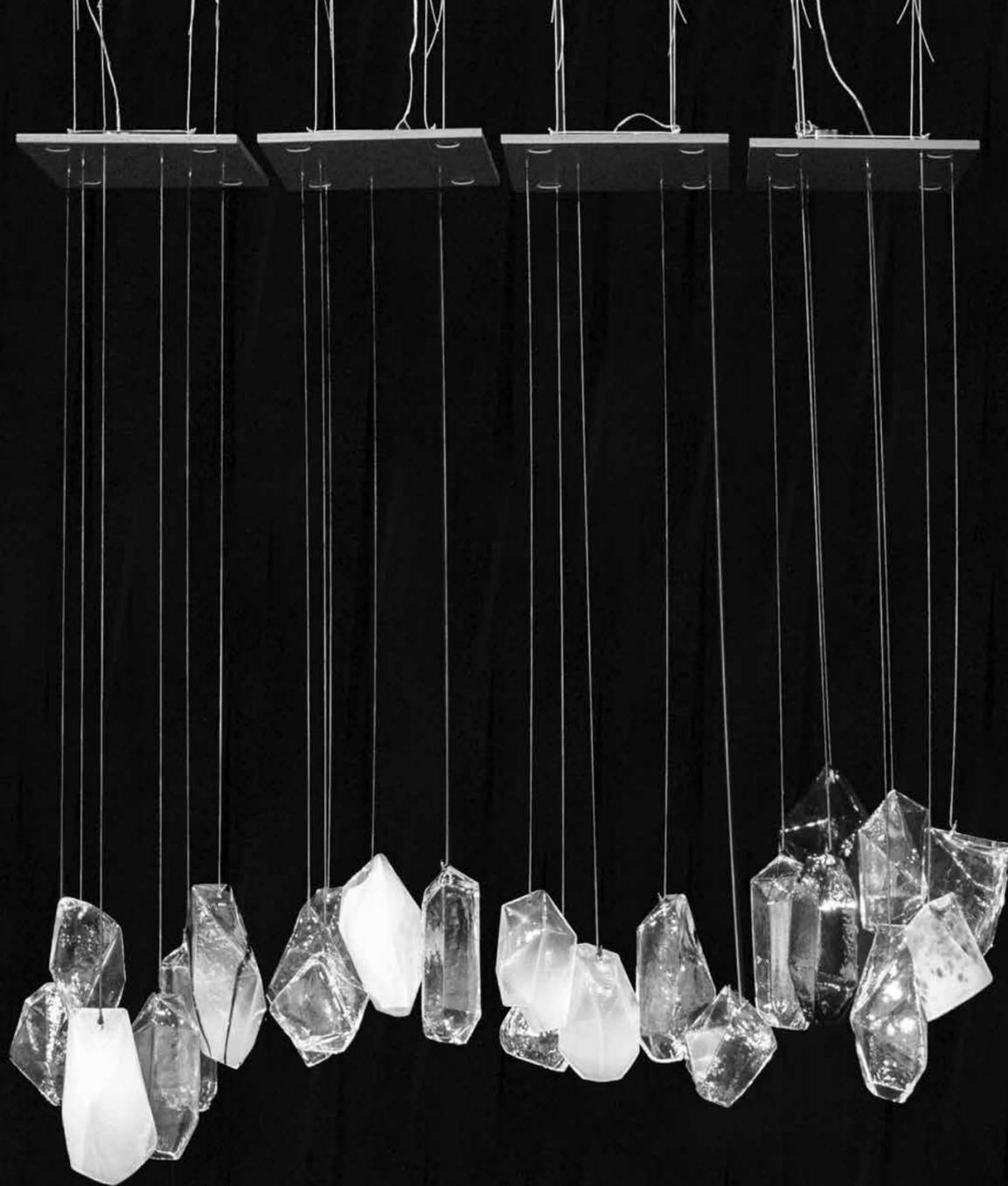
Au printemps dernier a eu lieu au CCCLB « L'Espèce rouge » d'Agnès Debizet. Un univers mystérieux dans lequel prolifèrent des êtres hybrides, mi animal – mi végétal en grès brut. La répétition de la forme du creux nous laisse penser à une mue en cours ou passée. On découvre ici et là la série *Rochers* travaillée par l'artiste de manières différentes avec l'ajout d'engobe, le dessin y vient épouser parfaitement la céramique. Ce savant travail de mise en scène à mi-chemin avec l'installation nous plonge dans un autre monde. Le second plateau d'exposition accueille quant à lui, les œuvres du potier sud-africain David Whitehead, dont la démarche est en pleine mutation. Il se concentre désormais à la technique du modelage et imagine ces imposants torsos monolithiques.

LES « TIERS – PAYSAGES » OU LE CONTE INITIATIQUE D'ANTONIN VERHULST

Entre installations, vidéos et pièces sonores les œuvres d'Antonin Verhulst nous plongent dans des « tiers-paysages », ces lieux délaissés, ces entre-deux comme définis par Gilles Clément. La particularité du paradigme du paysage chez Antonin Verhulst est qu'il ne se cantonne pas à une réflexion sur le sujet, il y introduit les notions de communication et de langage.

Ces paysages réels ou fantasmés, en marge ou oubliés, sont des espaces liminaux à la lisière de deux territoires, des lieux de transitions et de dialogues possibles. Très sensible aux écrits de l'anthropologue Anne L. Tsing, il imagine des œuvres qui placent le spectateur dans un état d'observation. Il conçoit des espaces d'écoute, de retranscription de ces paysages liminaux. Il nous plonge tour à tour dans la contemplation et la pure observation. Face à ses œuvres, dans une barque ou à regarder un aquarium, on oscille entre poésie et humour sans jamais perdre le fil de l'histoire. Malgré tout, l'esthétique du fragment qui se devine aisément dans son travail évoque la mémoire lapidaire, le souvenir laconique, et la nécessaire expérimentation de ces « tiers-paysages » pour mieux s'en saisir. Cette idée d'expérimentation est d'ailleurs centrale dans la démarche de l'artiste, on la retrouve à travers la considération portée à l'échec et à la précarité de certains dispositifs pour mieux décaler le récit.

Résolument poétique, à la manière d'un conteur, les œuvres d'Antonin Verhulst nous dépeignent des paysages fugaces. Et s'il s'agissait d'un conte initiatique où nous serions le héros ou l'héroïne de l'histoire en quête de compréhension du monde ?



ANAÏS DUNN, Tension paysage, 2021. Courtesy de l'artiste et de la collection du MUDAC, Lausanne. ADAGP, Paris, 2023

LA TRANSVERSALE UN LIEU INCUBATEUR D'ARTISTES

Niché au cœur du lycée Alain-Fournier, l'espace d'exposition La Transversale est né en 2016. Un projet à l'initiative d'enseignant·es aux interstices de la pédagogie et de la professionnalisation des étudiant·es et des jeunes diplômé·es des écoles supérieures d'art. A travers un programme dense, d'expositions et de micros-résidences, les professeurs coordinateur·ices Emmanuel Ygouf, Elsa Vincent et Murielle Luck ont mis en place au fil des ans un véritable lieu d'incubation d'artistes.

La Transversale offre une première expérience professionnelle de résidences, d'ateliers et d'expositions à une nouvelle génération d'artistes. Grâce au travail d'éclair·euses de ces enseignant·es, les étudiant·es peuvent découvrir les métiers de l'exposition de la régie au commissariat, en passant par la scénographie et la médiation ; à l'occasion de la mise en place d'interventions professionnelles dans le cadre de leur formation et du partenariat avec l'ENSA Bourges et l'Antre Peaux, ainsi que des expositions « appariées », associant un.e très jeune artiste et un.e artiste plus confirmé·e. Cet engagement pour la scène émergente s'intensifie ces dernières années, avec l'invitation d'ancien·es élèves d'autres écoles des Beaux-Arts (ENS Nice Villa Arson, Le Fresnoy, ARBA Bruxelles etc.) et la création prochaine au sein de l'établissement scolaire d'un véritable lieu de résidence pour les artistes.

En parallèle, La Transversale et les associations des quartiers prioritaires de Bourges, conjuguent leurs ressources et compétences pour construire un cadre d'échange artistique à la fois professionnel, pédagogique et social, pour permettre à de nouveaux publics de découvrir l'art contemporain. La Transversale a accueilli cet été « Ce n'est pas la fin du monde » avec Alice Da Rold et Clara Gendre-Wesche. Cette exposition d'anciennes étudiantes de l'ENSA Bourges propose une réflexion sur nos interactions avec notre environnement.

NOTE D'EXPÉRIENCE

Pas-à-pas...

J'ai vu des œuvres connectées aux ondes sismiques de la terre, découvert un berceau historique de la céramique en France, un centre d'art dans un lycée...

Pas-à-pas...

J'ai suivi le rythme rendez-vous après rendez-vous d'une organisation bien ficelée

J'ai savouré les interludes...

Parce qu'être sur le terrain c'est aussi des rencontres fortuites au café, entre deux rendez-vous lors de ces temps de latences que je chéris tellement. Ces espaces liminaux où les échanges à demi-mots permettent de se découvrir l'un l'autre.

J'ai pu ainsi rencontrer l'artiste Danylo Halkinen en résidence à La Box, galerie de l'École nationale supérieure d'art de Bourges, et parler avec lui de protestation et du marché de l'art, ou encore de la folie avec les artistes Aurore Morillon et Vanessa Brunet lors d'une pause-café à Antre-Peaux.

Pas-à-pas...

On m'a dévoilé les entrailles de lieux

Pas-à-pas...

J'ai découvert une scène émergente bouillonnante

Pas-à-pas...

J'ai contemplé une déclinaison de Tobrouk réelle et fantasmée

Pas-à-pas...

J'ai plongé dans la découverte d'un conte initiatique pensé par un jeune étudiant des Beaux-Arts de Bourges

Pas-à-pas...

J'ai goûté aux expérimentations artistiques qui m'ont été offertes

Pas-à-pas...

J'ai observé parfois en silence parfois animée d'une multitude de questions

Pas-à-pas...

J'ai été choyée tout au long de ce séjour par l'équipe de devenir.art, celles des centres d'art et les artistes bien sûr

Pas-à-pas...

J'ai découvert des fils rouges, des redondances et des échos...

Pas-à-pas...

Les notions d'environnement, du care, de la protection et de la sauvegarde m'ont semblé essentielles sur ce territoire

Pas-à-pas...

J'ai été touchée par la richesse des propositions artistiques qu'il m'a été permis de découvrir

Dernier pas...

Le temps de partir et de mettre fin aux échanges

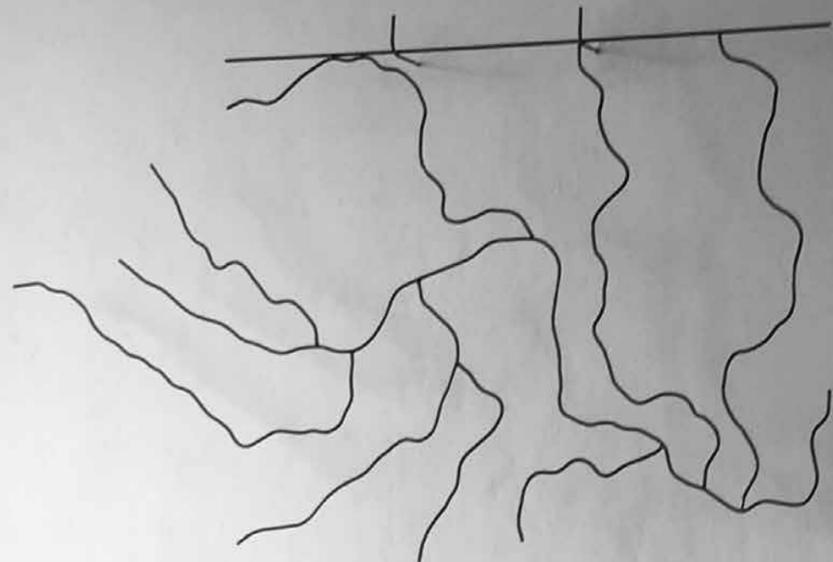
Le temps douloureux de la restitution sous le joug millimétré du nombre de signes à respecter

Le temps de mettre le point final.

Madeleine Filippi

Ces chroniques ont été réalisées dans le Cher du 15 au 18 mai 2023. devenir.art remercie toutes les personnes qui ont apporté leur aide en amont et pendant ces rencontres :

Eléonore Morel, cheffe de service développement touristique à la communauté de communes Terres du haut Berry – Claire Linard et Dominique Coenen, céramistes – Sandra Emonet, responsable de La Box, Galerie de l'École nationale d'art de Bourges – Emmanuel Ygouf, responsable de la Galerie Transversale au Lycée Alain Fournier de Bourges – Isabelle Carlier, directrice d'Antre Peaux.



ANTONIN VERHULST. Contre Géographie, 2023. Courtesy de l'artiste

chroniques

LÆTITIA TOULOUT

LIER, RELIER ET SE RELIER

Le terme de reliance est utilisé en sociologie pour exprimer les liens sociaux qui se créent entre les individus, préciser cette nécessité de communion au-delà de la simple communication, de connecter et non seulement de transmettre des informations; de créer du lien et de faire, peut-être, communauté.

C'est tout ce qui se joue au sein d'une scène artistique d'un territoire, qui se définit justement par ces connexions. Ce qui délimite un réseau artistique, et, puisqu'il en est question, celui de la région Centre-Val de Loire, ce ne sont pas des frontières géographiques, ni même des frontières tout court; ce n'est pas ce qui circonscrit, c'est plutôt ce qui rassemble.

Et la vitalité de ces liens est, dans ce territoire, particulièrement vigoureuse : grâce, bien sûr, au travail et aux nombreux dispositifs mis en place par l'association devenir-art, qui initie notamment divers formats de rencontres entre les œuvres, les publics, les artistes et les acteur·rices de l'art, d'un département à un autre. Mais aussi, on note de nombreuses et réjouissantes initiatives, plus personnelles et informelles, vectrices d'un dynamisme particulièrement fort et qui, paraît-il, tend à se renforcer, se développer encore.

Chaque personne rencontrée – pendant des visites d'ateliers et des lieux de création et d'exposition, mais aussi lors de moments ouverts et informels autour d'un verre – porte un engagement fort et réel sur le terrain, d'une manière ou d'une autre : par la création d'un festival, d'un lieu de résidences, en représentant et défendant les droits des artistes auprès des politiques, par l'enseignement et la pédagogie, par la création ou la transformation de lieux qui permettent aux artistes de travailler, aux publics de se saisir d'œuvres d'art contemporain et de développer leur sens critique.

Ces initiatives sont systématiquement le fruit d'énergies profondément généreuses, d'un engagement intrinsèquement militant et d'une considération sous-jacente, qui n'est ni dite, ni réfléchie, mais partagée et ainsi transmise : l'art est une essentielle forme de reliance.

ELISE BEAUCOUSIN SOUFFLES COSMOLOGIQUES

Les variations des lumières qui font danser les ombres, les bruissements du vent dans les feuilles des arbres dont les reflets ciselés se découpent dans l'eau, l'herbe moelleuse qui accueille la rosée comme les corps allongés, le brin d'herbe qui tranche et fait couler le sang, la circulation du sang dans le corps, de l'eau dans les fleuves et rivières, qui creuse et dessine au compte-goutte, les paysages ; les paysages qui naissent de ces flux, les flux qui tracent une ligne, cette ligne qui s'enroule dans un recommencement et produit un cercle, le cycle perpétuel.

Ce sont tout autant de perceptions qui se répercutent dans les œuvres d'Elise Beaucousin : des paysages vécus. L'ensemble de ces sensations – visuelles, olfactives... – produit le lien ténu de notre rapport au monde – à la nature, aux objets, au cosmos, microcosme. C'est justement ce lien qu'Elise Beaucousin perçoit, décrypte, d'une certaine manière, c'est-à-dire avec poésie.

L'artiste transmet l'expérience de l'infiniment petit tout autant que de la galaxie, nous faisant parvenir des conceptions et intuitions de ce qui participe à la structuration du monde. Pour cela, le geste capture et sculpte, tel le souffle du vivant, le poumon qui se remplit et se vide. Ce sont ces dualismes, ces sensations contraires et pourtant créatrices, qui font l'œuvre comme l'univers, la vie étant tenue par ce qui se joue à chaque instant entre l'ordre et le chaos. Qu'elle agisse avec la pointe de la mine de plomb, le découpage dans le velours noir et lourd, ou des aiguilles de fer qu'elle intègre à même les surfaces des murs.

Elise Beaucousin rejoue les tensions du monde comme autant de méditations. Alors, les géométries vacillent, le moment présent s'emplit d'intemporalité, le velours se fait léger pour s'envoler vers les cieux, en une note de musique cristalline, une goutte d'eau qui s'évapore.



ELISE BEACOUSIN. Série Végétal 7, 2019. Courtesy de l'artiste. ADAGP, Paris, 2023

ALAIN BIET ICONOGRAPHIE D'UNE MÉMOIRE CULTURELLE

Le bruit du crayon sur le papier, la précision du tracé, les pinceaux qui viennent apposer les couleurs, de manière fidèle, d'après modèle ; un objet, un dessin et le dessin de l'objet qui vient rejoindre une somme d'autres dessins, classés par types d'objets - crayons, pinceaux, instruments de musique, jouets, appareils électroniques, produits ménagers, outils de bricolage...

Visseuses, mandolines, tubes de dentifrice... - Les dessins des objets issus de l'entourage de l'artiste sont classés, référencés, exposés par catégories choisies. Une production qui paraît sans fin : les images s'additionnent, le rythme s'accélère, et nous voilà comme engloutis par ce foisonnement iconographique. Cette logique d'accumulation est au centre de la pratique d'Alain Biet, depuis la genèse de son œuvre. Dès les années 1980, ses créations envahissent les espaces d'expositions : il s'agit alors de matières organiques et de leurs déchets générés.

Les œuvres paraissent se développer d'elles-mêmes, telles les formes du vivant qui intéressent alors l'artiste. Elles sont autonomes : ce fait se confirme avec des installations, qui sont à la fois le procédé photographique et l'image qu'il génère. Ce trait s'accroît quand le système de l'œuvre est enfermé en son sein, conduisant l'artiste à produire le dessin pour expliquer ce qu'on ne peut pas voir. C'est tout naturellement que ce double attrait d'Alain Biet pour l'accumulation et la pédagogie l'amène à s'intéresser à une encyclopédie, dont il reproduira, précisément et en couleurs, les dessins d'appareils optiques, en miroir à ses propres instruments.

Son travail consiste aujourd'hui en une véritable encyclopédie iconographique. Inlassablement, Alain Biet reproduit des sommes d'objets d'apparence ordinaires, mais qui ont chacun leurs particularités, leurs histoires, et qui, l'air de rien, témoignent de l'universel.

EMMANUELLE LAUER HARMONIE UNIVERSELLE

Emmanuelle Lauer s'interroge : est-ce que son travail est si souvent perçu comme relevant de l'intime parce qu'elle est une femme ? Si certaines œuvres prennent comme point d'appui le corps - féminin - c'est pourtant davantage pour évoquer des thèmes universels, peut-être même s'adresser au plus grand nombre. C'est dans ce corps féminin qu'éclot la vie. De même, c'est par les fruits des plantes que se produisent puis se disséminent leurs graines. C'est à ce niveau que se situent les sujets des œuvres. Ainsi, quand elle photographie son corps et son ventre rond, mis en scène dans un abécédaire et en exergue avec le thème de la guerre, ce n'est pas sa propre intimité mais c'est plutôt l'humanité tout entière que l'artiste interroge. Son propre corps est, au même titre que les plantes qui poussent dans son jardin ou la lumière qui traverse son atelier, une matière première pour évoquer les grandes thématiques qui lui sont chères : le féminin et l'humanité, la nature tout entière. Et ces éléments mis en relation participent d'un tout, sans échelle de valeur.

Cette absence de hiérarchie se reflète dans la forme : Emmanuelle Lauer produit des images évocatrices d'idées, de pensées. Pour ce faire, elle expérimente diverses techniques, de la photographie à la gravure à l'eau-forte, en passant par le textile, la création numérique ou le dessin. Les créations sont ensuite agencées au sein d'installations où se répercutent les intentions, où se génèrent des sensations. Souvent, l'artiste dessine avec les mots et écrit avec les images. Les techniques et les manières de dire s'entremêlent. Les formes peuvent être tout autant mystérieuses qu'évocatrices : Emmanuelle Lauer travaille avec les symboles, cherchant la forme qui saura s'affranchir des frontières spatio-temporelles, embrasser l'Histoire et s'inscrire dans le temps long de l'humanité.

CELSIAN LANGLOIS FIELD-RECORDING ANTHROPOLOGIQUE

Une enceinte sur pied à hauteur d'oreille humaine : tel est le dispositif le plus représentatif de l'œuvre de Celsian Langlois. L'artiste s'affranchit en effet du superflu et d'agréments visuels pour aller directement à l'essentiel. Et ici, l'essentiel passe par les sons. Des sons multiples, précis, certains remplissant l'espace, d'autres, le plus souvent, obligeant à tendre l'oreille.

Des sons comme autant de bribes du monde, donnant des indices sur ce qu'il se passe - ou s'est passé - ici ou ailleurs. Les œuvres fonctionnent comme les réseaux de télécommunication : elles génèrent et transportent, transmettent. Une émotion, un moment, un espace-temps... Les sons sont toujours, ici, empruntés au réel, un réel qu'ils dévoilent par eux-mêmes. Le cœur de l'œuvre est ainsi la relation qui se tisse entre deux réalités : celle de l'œuvre et celle de l'auditeur.

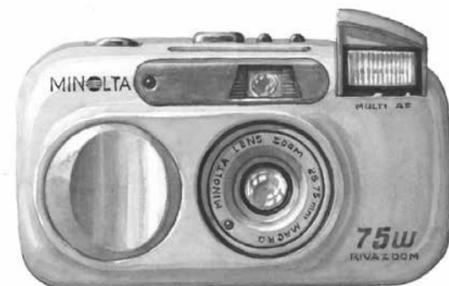
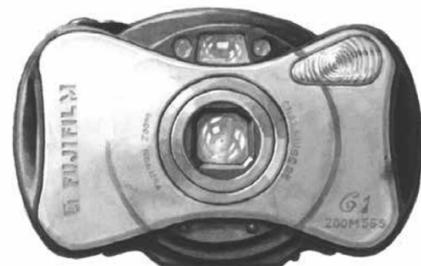
En captant et retranscrivant la matière sonore, Celsian Langlois sculpte dans le temps, qu'il étire, en proposant un ralentissement. Appréhender l'œuvre oblige ici à s'arrêter pour écouter et se rapprocher, minute par minute, bricbe par bricbe, de la scène retransmise, de la source partagée. C'est l'exercice à faire pour percevoir les frontières tomber, les secrets se dévoiler, et entrer dans les coulisses - de nos courriers, de l'opéra, des musées, des relations qui se jouent entre les personnes et dans un cadre donné, des hiérarchies, des gestes, des faits.

Les œuvres fonctionnent par soustraction : elles ôtent des couches et dévoilent des éléments généralement invisibles, bien que déjà-là. Parmi ces mises à nu, on rencontre toujours une voix. Et, dans le hors-champ de ses nuances - des chuchotements aux éclats - un panel d'émotions arrive jusqu'à nous. Nous apprenons à la connaître et comprenons alors qu'ici, l'essentiel, c'est la rencontre avec l'humain.



EMMANUELLE LAUER, *Triptyque Renaissance 1, détail*, 2022, Promenades photographiques de Vendôme 2022, Courtesy de l'artiste

ALIAN BIET, Extrait de la série *Grands canons*, commencée en 2004



L'AR[T]SENAL INSPIRÉ·E·S, ACTE 3 – ARTS TEXTILES

Inspiré·e·s est l'acte 3 d'un cycle d'expositions du Centre d'art contemporain l'Ar[t]senal, dont la programmation s'organise en deux grandes thématiques permettant de voir et comprendre les axes de la création contemporaine. D'un côté, des œuvres sont sélectionnées en ce qu'elles font écho à des sujets sociétaux qui puissent facilement faire lien au plus grand nombre et particulièrement au public de Dreux. De l'autre, un pan de la programmation vise à mettre en avant la diversité des arts actuels au sein d'une technique donnée ; ici, en l'occurrence, le textile.

C'est un rapport très sensuel à la matière qui compose ce volet de *Inspiré·e·s*, avec des œuvres laissant envisager une grande diversité dans ce qui peut définir l'art textile ; des fils et des étoffes tissées, assemblées, crochétées, tuftées, etc. engageant une multiplicité de sujets et discours. Du rapport à l'artisanat tout d'abord, avec Joana Vasconcelos, à l'industrie textile ensuite, questionnée et réactivée par Jérémy Gobé dont l'œuvre produite en tissu jacquard emplit la salle dédiée. Monumentales, ces pièces se déploient dans l'espace, comme la nature luxuriante de Claude Como qui invente un paradis perdu puis retrouvé.

Dans un autre registre, Bojana Nikcevic crée, avec du feutre, des pièces organiques, telles des racines ou des cellules se générant de manière autonome. Avec Hannah Barantin, ce sont des minéraux et des algues en laine qui s'emparent de l'architecture. Cet écho au vivant se retrouve chez Sheila Hicks et ses sphères tissées et colorées, tellement vives de leurs nuances qu'elles paraissent s'activer, danser sur le mur. Les œuvres prennent leur autonomie vis à vis de l'artiste ; Olga Boldyreff propose ainsi l'œuvre et son instruction afin que quiconque puisse l'installer.

Toujours, les créations invitent à la contemplation, voire à la méditation, notamment avec les tapis de Lux Miranda dont les dessins nous lient au cosmos. Les traditions sont évoquées, les rites sous-entendus, en particulier avec les masques d'Aurore Halpert, issus de cérémonies à inventer. L'art textile, systématiquement, induit des gestes, des mouvements, et par-delà la vie.

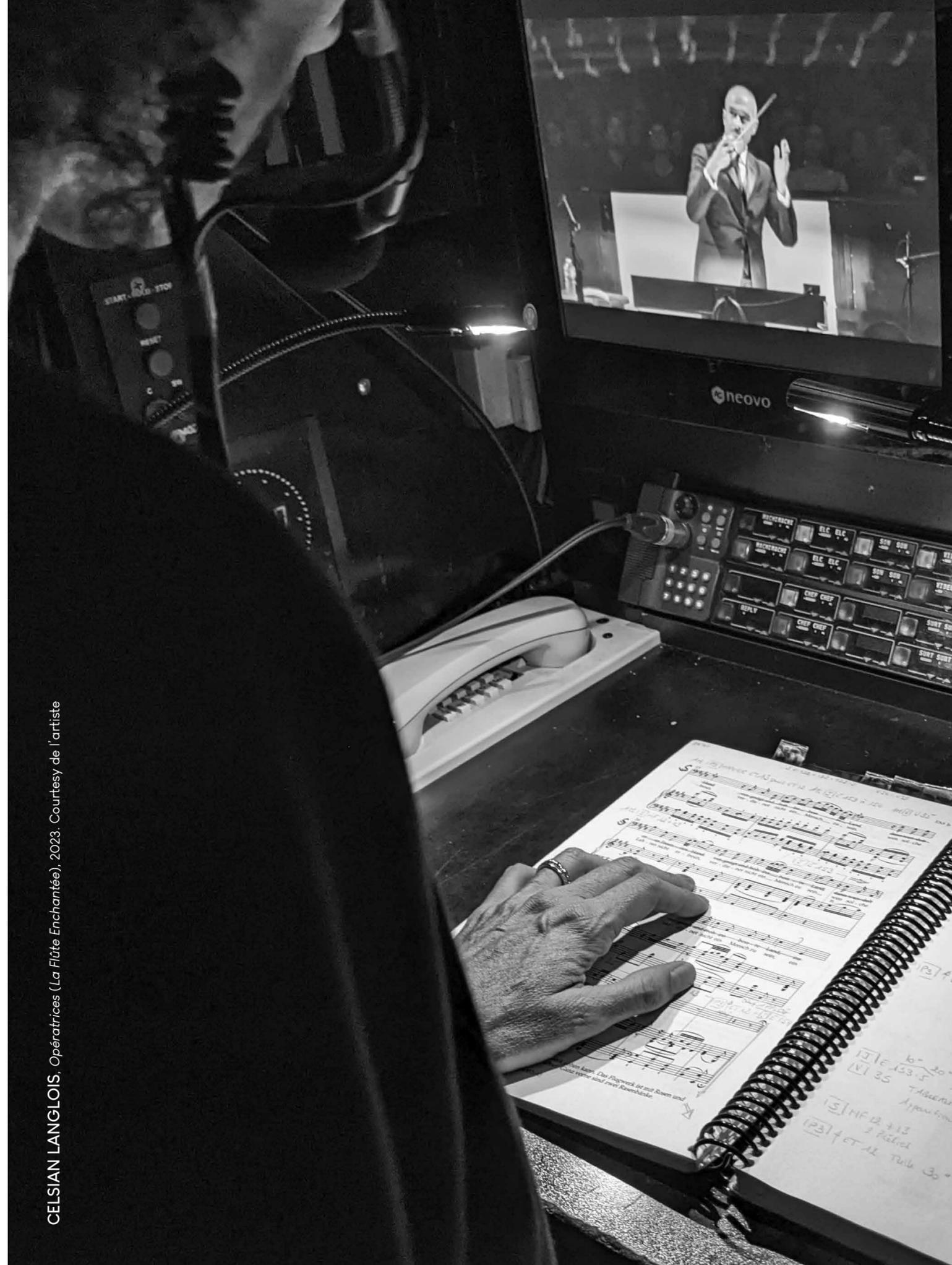
ZONE I « DÉPASSER LES FRONTIÈRES DE LA PHOTOGRAPHIE »

C'est ainsi que Mat Jacob, cofondateur de Zone I avec Monica Santos, résume ce qui anime ce projet initié en 2018 au Moulin de la Fontaine à Thoré-la-Rochette, dans le Loir-et-Cher. En est également représentatif le labyrinthe de l'artiste vendômois Jean-Philippe Mauchien, construit à partir de portes et fenêtres trouvées sur place et dans les alentours. Cette installation évolutive, de même que Zone I, accueille des œuvres, invite à déambuler, prendre de la hauteur et du temps pour s'y perdre, se retrouver ; moult histoires s'y superposent comme autant de couches propices aux réflexions et à la rêverie.

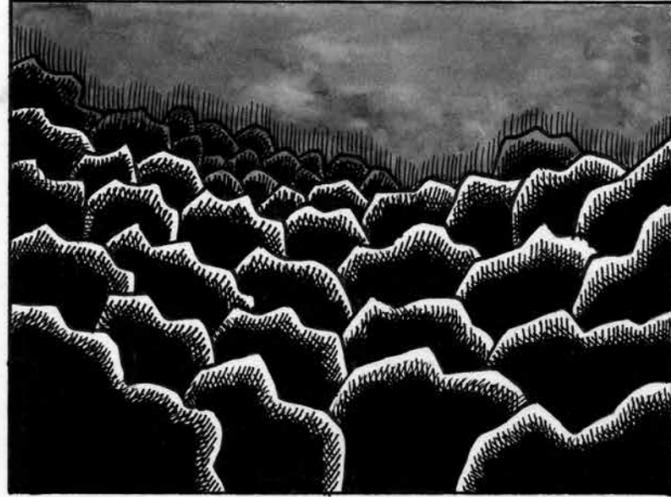
Un lieu – le Moulin – et une pratique artistique – la photographie – sont les deux pôles du projet qui fonctionnent ici comme des vases communicants. La photographie, qu'elle soit exposée ou pratiquée, permet d'explorer et de donner à voir de manière toujours différente les divers espaces, et vice versa. Le labyrinthe, les moulins, le potager, la rivière, l'espace bibliothèque et lecture dans la tiny-house, etc. sont autant de manières d'appréhender l'art photographique. Les œuvres d'art investissent les lieux, des moulins qui ont été rénovés, aux arbres de l'île, champs et bords de rivière. Des artistes sont invité·es dans le cadre d'expositions, mais aussi de résidences sur le territoire qui devient alors matière première à la création.

Car investir ce patrimoine à la fois historique et naturel, où se croisent dorénavant artistes, bénévoles d'ici et d'ailleurs, habitant·es, passionné·es de patrimoine, d'art ou/ou d'histoire et même pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, résulte d'un engagement : celui d'inventer d'autres manières de faire. Et au centre de ces réflexions, l'attention au déjà-là revient toujours ; il s'agit de prendre le temps d'observer et de mieux connaître, de prendre soin.

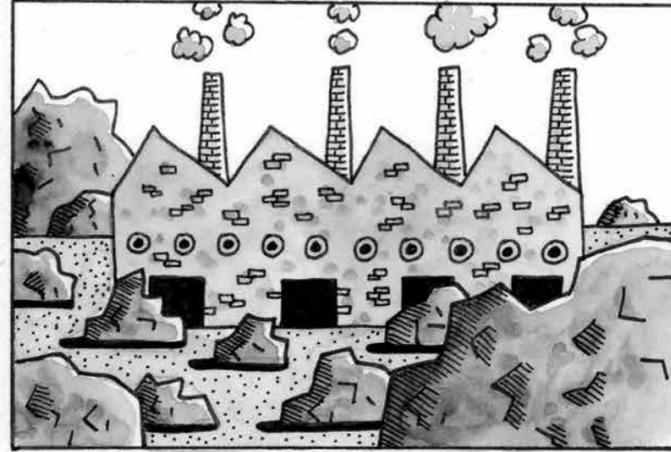
*Ces chroniques ont été réalisées dans l'Eure-et-Loir & le Loir-et-Cher du 10 au 13 juillet 2023. devenir-art remercie toutes les personnes qui ont apporté leur aide en amont et pendant ces rencontres :
Lucile Hitier, chef du service art contemporain de la Ville de Dreux,
Directrice du Centre d'art l'arTsenal – Estelle Lutaud, chargée de communication et d'événementiel du Centre d'art l'arTsenal –
Emmanuelle Lauer, artiste – Monica Santos, directrice artistique de Zone I – Mat Jacob, directeur général de Zone I.*



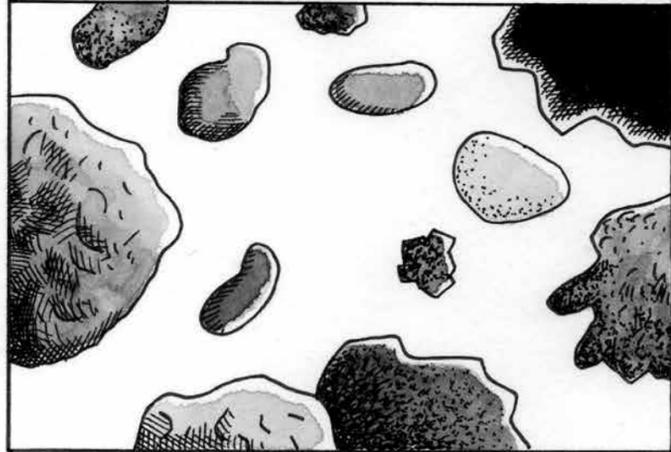
COMME TOUT LE MONDE LE SAIT, JE VOUE
UNE VÉRITABLE PASSION AUX CAILLOUX.
ET CELA DEPUIS L'ANNÉE 1986.



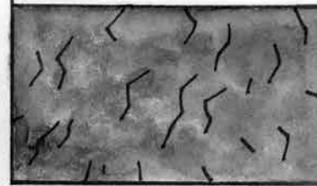
DÈS QUE J'AI PU JE ME SUIS PROCURÉ
UNE USINE DE CAILLOUX À ALBI.
(MES PARENTS SONT PAS MAL RICHES
DONC ÇA AIDE BIEN.)



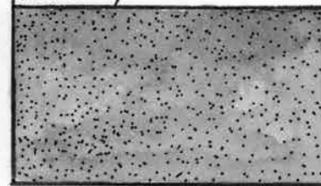
AVEC LE TEMPS JE SUIS DEVENU UN EXPERT
RECONNU DANS LA CAILLOUTOLOGIE, BIEN
AU DELÀ DES FRONTIÈRES DE L'INDRE-ET-
LOIRE ET DU LOT.



JE FABRIQUE DES GROS
CAILLOUX POUR LES
MONTAGNES,



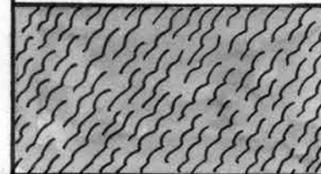
DES MINUSCULES
CAILLOUX POUR LES
PLAGES,



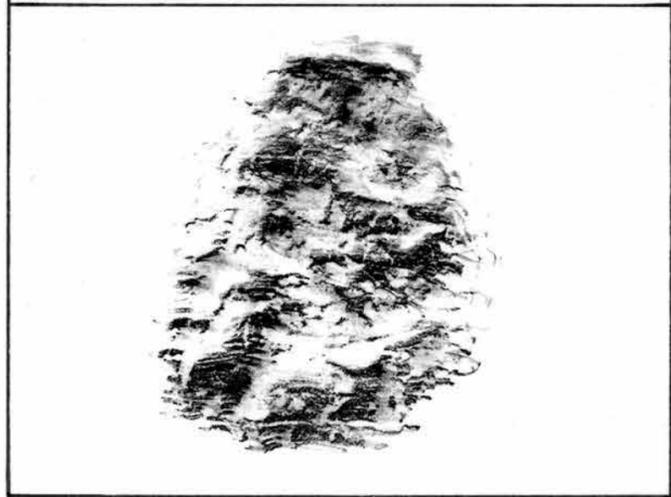
DES CAILLOUX MOUS
POUR PAS SE FAIRE MAL,



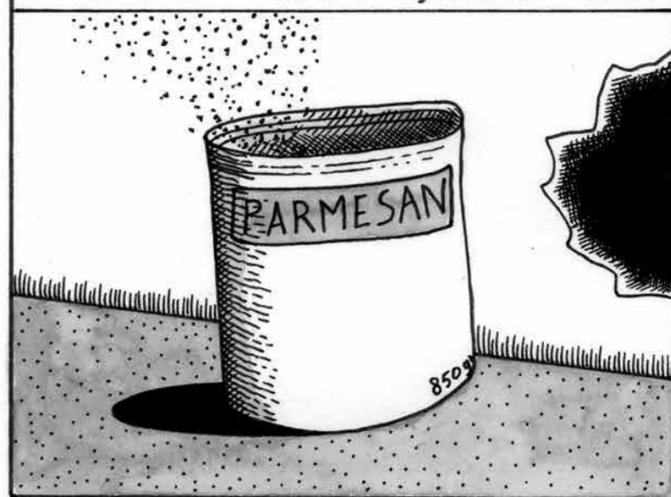
ET MÊME DES CAILLOUX
LIQUIDES POUR QUAND
IL PLEUT...



MON RÊVE SERAIT QU'UN JOUR TOUS LES
ÊTRES HUMAINS DE LA PLANÈTE TIENNENT
LA MAIN À UN CAILLOU.



ÇA NE CHANGERA PAS LE BILAN CARBONE
DE LA FABRICATION DU PARMESAN, MAIS
JUSTE POUR LE SYMBOLE ÇA SERAIT FORT.



CET ÉTÉ, AVEC LES COLLÈGUES



ET PUIS ÇA RESSUDE LES ÉQUIPES



LA MONTAGNE NOUS A DIT « BON JOUR ».



ET EN BELGIQUE, LA BAGUETTE SE DIT
PAIN FRANÇAIS



ON EST PARTIS À LA MONTAGNE



ON A DÉCALQUÉ DES CAILLOUX



ELLE S'APPELLE LE PIEMONTE



J'AIME BIEN LES BELGES



POUR FAIRE UN TEAMBUILDING



POUR TROUVER DE NOUVELLES IDÉES



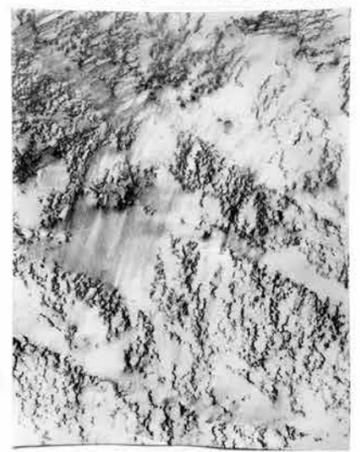
JE ME DEMANDE SI ÇA A UN RAPPORT
AVEC LA SALADE PIÉMONTAISE ?



ILS ONT CONSTRUIT UNE AUTOROUTE TOUT ÉCLAIRÉE



C'EST INSPIRANT LE TEAMBUILDING



(ET PUIS PARCE QU'ON SE FAISAIT BIEN CHIER)



EN MÊME TEMPS, IL N'Y A PAS DE PÂTES BOLD
À BOLOGNE.



QUI SE VOIT DEPUIS LA LUNE





ZELDA BOMBA, photo d'atelier, 2023

psychanalyse et négations

SAMMY ENGRAMER

AVERTISSEMENT : comme dans tous les domaines spécialisés — physique, médecine, sociologie ou mécanique auto — la psychanalyse n'échappe pas à une histoire spécifique et à un vocabulaire exclusif. Les trois présents articles emboîtent le pas aux nombreuses vulgarisations existantes sans prétendre à l'exhaustivité.

L'ÉTENDUE TERNAIRE

Jacques Lacan synthétise ses recherches en s'appuyant sur la tripartition, notamment en compagnie du nœud borroméen exposant les entrelacs du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Comme bon nombre d'auteurs issus de l'université, Lacan n'échappe pas à l'arrière-monde propre à la rhétorique aristotélicienne : *Pathos, Ethos, Logos*. Cet axiome s'enracine dans plusieurs types de discours, il s'inspire de la trifonctionnalité indo-européenne de Georges Dumézil (Fertilité et Richesse, Guerre et Prestige, Mythe et Croyance), ordonne la philosophie kantienne (Esthétique, Morale, Raison), stimule la séparation des pouvoirs (Judiciaire, Exécutif, Législatif), etc. Cette grille de lecture occidentale est à l'échelle des êtres parlants qui désirent « faire société », et s'efforcent de préserver les aspirations individuelles autant que les rêves d'émancipation collective.

Le ternaire nous permet d'accéder à des éléments de communication simple, sensible et efficace. Le ternaire fait sens autant en termes d'articulation comptable (*Logos*), d'orientation morale (*Ethos*) que d'approche émotionnelle ou pulsionnelle (*Pathos*). Bien entendu, cette structure propre à l'expression verbale et à la communication publique recouvre des investigations spécifiques et complexes selon les sujets. Moralité, Lacan semble poursuivre la tradition aristotélicienne avec un vocabulaire et des perspectives qui lui sont propres : Réel (*Pathos*), Imaginaire (*Ethos*), Symbolique (*Logos*) ; bien qu'il ajoute au centre un quatrième terme charnière, l'objet *a*.

DU PLAISIR COMME PRINCIPE

Dans *L'éthique de la psychanalyse* Lacan interroge Aristote sur le bien, notamment sur la façon dont il sépare le bien éthique du plaisir sexuel (sachant qu'Aristote ne rejette pas tous les plaisirs). Le plaisir charnel, sensuel, sexuel est techniquement et matériellement bon et bénéfique, toutefois pas en regard de valeurs propres à un « faire société » :

« Ce type de désir dont il nous parle... et il s'agit là de rien moins que des termes mêmes, qui dans le désir, sont pour nous les termes promus au premier plan de notre expérience, un très grand champ de ce qui, pour nous, constitue le corps des désirs sexuels... est tout bonnement classé par Aristote dans des anomalies soit monstrueuses, soit bestiales.

[...]

C'est dans la perspective aristotélicienne de la transformation de la matière en une autre matière qui s'engendre elle-même, que cette perpétuité de la matière était le lieu où était le mal. »

En principe, du bien (éthique) découle le vrai (logique) et le beau (esthétique). En revanche, ce qui est désigné comme mal (moral) conditionne autant la facticité et le mensonge que la sexualité et la luxure. Cette dichotomie entre ce qui est bien et ce qui est mal est profondément ancrée dans toutes les civilisations en regard des usages et des traditions dont s'inspirent les dogmes religieux ou les constitutions d'États. Cependant, l'agréable pour l'un participe souvent du désagrément pour l'autre. Nous le constatons quotidiennement à une échelle individuelle, ne serait-ce qu'en regard des goûts et des couleurs. À une échelle collective, il suffit que je dise Poutine, Erdogan ou Kim Jung Un pour que surgissent en nos esprits occidentaux une batterie de critiques sur les actes antidémocratiques relayés par ces personnes. Pourtant, il n'y a aucun doute sur le fait que ces chefs de troupes se considèrent comme sains d'esprits, généreux et débonnaires avec leur peuple auquel ils réservent les *vrais*

plaisirs, le *bon* bonheur et le *bel* avenir radieux. Ainsi que Lacan aurait pu le dire, c’est toute la force du Discours du Maître qui ‘ne veut pas le savoir’ — au sens littéral et figuré.

L’ÉTHIQUE INDIVIDUELLE

Sur la base de trois concepts (*Logos, Ethos, Pathos*), la pensée occidentale renforce ses jugements qu’elle subdivise en affirmations (bien, vrai, beau) ou en négations (mal, faux, laid). Nos *sapiens occidentalis* ont cependant une préférence pour l’*Ethos*. La première tendance, toute individuelle, veut que l’Imaginaire chevillé au désir et au fantasme surinvestisse ‘ce qui est bien pour soi’. D’après Lacan, le fantasme fait écran (ou représentation) d’un côté ; de l’autre, l’objet *a* (du désir) motive les productions de l’Imaginaire toutefois régimenté par les interdits du Surmoi et le discours officiant du Grand Autre. La psychanalyse nous apprend qu’il s’agit avant tout de refouler la jouissance enchevêtrée aux pulsions sexuelles et morbides, voire nourricières (du corps, du vivant, du Réel). Tous les moyens sont bons pour se soustraire à la jouissance (souffrance-plaisir) qui participe pleinement du Réel omniprésent et contingent ; en tout cas s’éloigner d’un retour brut à la Nature au sein de laquelle il n’existe ni vice ni vertu — tout au moins pour Spinoza et son *Éthique*. De ce point de vue, ‘ce qui est bien pour soi’ n’est en soi ni bien ni mal ; toutefois, à une échelle collective, ‘ce qui est bien pour soi’ appliqué de façon exclusive ne contribue pas à « faire société ».

L’ÉTHIQUE COLLECTIVE

Au même titre que le *Pathos* ou le *Logos*, l’*Ethos* produit du sens, toutefois du sens en termes d’orientation, de direction, d’éducation, de dressage, etc. Il s’agit d’inoculer ‘ce qui est bien’ au sein des projections individuelles et collectives afin de poursuivre les voix morales des normes sociales, donc d’embrasser des dogmes religieux, ou bien, d’incarner les sujets du roi, ou désormais, de personnifier les esclaves du capitalisme ou les serfs du communisme. À l’échelle d’un pays, on constate à quel point l’*Ethos* instruit le Symbolique, la raison et les médias (*Logos*), et de quelle manière l’*Ethos* aliène les corps, colonise le vivant et s’imagine maîtriser le Réel contingent, comme par ailleurs il s’adapte à la mode, à la passion et à l’opinion (*Pathos*).

LE SENS

Si politiquement l’*Ethos* instruit le sens propre au cheminement, à l’action et au but, le *Logos* produit quant à lui du sens en termes de logique et de signification. Le *Logos* renforce la création de valeur (intègre et authentique), donc l’économie des signes en circulation — qu’ils soient de l’ordre de l’argent ou de l’argument — notamment amoureux (*cf. Cupide et Cupidon*). En termes de sens, il en est de même pour le *Pathos* se rapportant aux perceptions sensibles — vue, ouïe, odorat, audition, toucher ou sensations kinesthésiques. Le *Pathos* renvoie les sujets au corps social et au collectif autant qu’au corps tout court en prise avec la jouissance (souffrance-plaisir) du vivant. Moralité, le Symbolique, l’Imaginaire et le Réel font nœud et s’accordent ou se désaccordent en relation à la circulation des signes, des ordres et des affects. Transposé à l’échelle des sociétés ce tout donne : la planification, le commandement, l’exécution des tâches. Au cœur de cette petite mécanique ternaire, le sens, dans toutes ses acceptations (logique, directionnel, sensible), est une valeur positive, une perspective, une affirmation. En

revanche, le hors sens fait place à l’horreur de savoir, d’en savoir plus sur ce qui nous conditionne vraiment, notamment lorsqu’il s’agit d’explorer les surfaces du sujet de l’inconscient.

LE NON-SENS

Précisons que le non-sens ou la négation du sens n’est pas le hors sens — se rapportant plutôt à une approche toujours discutable du Réel. Le non-sens participe plutôt de la négation logique, morale et sensible. Là encore, il faut bien entendre que ce tout est dialectique et qu’il fait nœud… borroméen. Le non-sens en son sens littéral veut que l’interdit moral (*Ethos*) débouche mécaniquement sur le rejet ou le congé logique (*Logos*) ainsi que sur le refus d’obtempérer, voire sur l’impasse sexuelle (*Pathos*). Chapeautées par la rhétorique aristotélicienne, les soupapes du sens et du non-sens régulent les rapports de force et visent une fin, notamment celle de « faire société » ; et « faire société » avec soi-même comme avec ses semblables. Il existe donc une grille commune qui instruit le sens et le non-sens pour tous les êtres parlants. Peu importe la direction morale, le bien ou le mal, l’objectif étant que les contenus positifs ou négatifs du *Logos* de l’*Ethos* et du *Pathos* fassent sens de concert — afin que le fantasme (pour le commun des mortels) joue son rôle d’écran total ; que les pulsions partielles stimulent le désir d’objet ; que le Symbolique donne raison aux semblants ; que la jouissance morcelée irradie l’envie et la convoitise ; etc.

L’INCONSCIENT

L’inconscient se moque éperdument de la différence des sexes. Par exemple, l’hystérie (communément épithète des femmes) et la névrose obsessionnelle (plutôt associée aux hommes) touchent cliniquement et indifféremment l’un et l’autre sexe. En revanche, les manifestations des êtres parlants sont conditionnées par leur entrée dans le Symbolique qui instruit la socialisation du sujet en regard d’une politique, d’une économie, d’une culture, d’une religion, d’une communauté, etc. Qu’on le veuille ou non, les parcours sont socialement, culturellement et actuellement sexués et genrés au sein des sociétés majoritairement Patricapitalistes. Conditionné par l’idéologie Patricapitaliste (encapsulant désormais autant le capitalisme que le communisme), le langage au sens large a pour objet de contraindre, de réguler, voire d’orienter les manifestations de la jouissance (souffrance-plaisir) des parlants. La peur, l’angoisse, l’envie ou la jalousie s’enchevêtrent aux primes émois sexuels (érection ou excitation) qui contreviennent aux ordres du Surmoi ou du Grand Autre ; émois qui s’opposent au dressage du corps comme à la régulation des pulsions sexuelles et morbides, voire nourricières. La marque, la trace, le trait traumatique de primes expériences déterminent les futures modalités de jouissance des personnes, le choix d’objet (sexuation hétéro, homo, etc.) et les futures psychoses, perversions ou névroses (hystérique ou obsessionnelle). Pour se convaincre de la dimension pulsionnelle et génitale enchevêtrée au traumatisme primordial, appuyons-nous sur un extrait de Colette Soler dans *Avènements du réel, de l’angoisse au symptôme* :

« On parle beaucoup des hystériques de Freud, non sans raison certes, mais je rappelle que Freud, très tôt part d’un exemple de phobie, pas celle de Hans, celle d’Emma la petite phobique des magasins, qui lui a suggéré son proton pseudos, le premier mensonge du signifiant quand le sujet rencontre, quoi ? Une réalité sexuelle. Dans le cas d’Emma ce n’est pas la rencontre de



SAMMY ENGRAMER, L'Oreille de Lacan (N.B.), 60 X 70 cm, huile sur toile.

SAMMY ENGRAMER, L'Œille de Lacan (N.B.), 60 X 70 cm, huile sur toile.

l’érection, c’est de la rencontre de l’excitation d’un émoi sexuel lors d’un mini abus que s’engendre le signifiant du symptôme. Ce ne sont pas les gestes déplacés qui traumatisent mais la rencontre de cet émoi qui fait effraction dans l’homéostase du corps […] le savoir inconscient est au niveau de la jouissance, il en provient, il s’y inscrit. »

DIALECTIQUE DU SENS ET DU NON-SENS

Du point de vue Patricapitaliste, le sens, l’affirmation et les privilèges qui en découlent s’incarnent autant dans l’érection du pénis que du phallus, alors que le non-sens, la négation, la soumission et l’offense, sont portés par des personnes (indifféremment homme et femme) assignées à la castration sociale. Précisons que la psychanalyse n’entérine pas ce type discours, elle ne fait que constater son efficacité sur les êtres parlants. De fait, tous les sujets sans exception sont assujettis au langage, donc à la castration symbolique ; ils sont ‘hors-corps’ bien que soumis, aliénés, débordés en tant que parlants à la jouissance (souffrance-plaisir) du corps. De la castration symbolique découlent les castrations sociales — hiérarchisées, normées, légales. Les êtres parlants, hommes et femmes

confondus, intègrent les normes en cours (famille, travail, patrie, religion, communautés, minorités, classe, genre, sexe, race, etc.) et simultanément (et sous un même rapport) refoulent les poussées libidinales socialement angoissantes, handicapantes, culpabilisantes… quoique certain.e.s, aliéné.e.s au Discours du Maître, semblent les assumer inconsciemment — bien que pour la psychanalyse il s’agisse, pour toutes et tous, d’éloigner l’effroi de la jouissance réelle qui se présente peu, voire pas, sous la forme d’un plaisir inné, libre et émancipé.

LE RÉEL

Le non-sens n’est pas simplement un défaut de sens, mais le motif positif de la suppression, totale ou partielle, du sens. L’un et l’autre forment un couple indivisible, ils participent à la paix des méninges et à l’intégrité psychique. Le sens et le non-sens grouillent au sein des débats politiques, médiatiques et partout dans l’opinion publique. La négativité logique et morale n’est que la traduction verbale et imagée (Symbolique et Imaginaire) d’une puissance prédatrice et conservatrice, illogique et immorale, contenue dans nos veines, nos nerfs, nos organes. Nous imaginons par exemple tempérer la violence (trait contingent de la jouissance réelle) par de beaux discours

et de belles propagandes médiatico-cinématographiques, alors que nous provoquons/entretenons/exposons les substituts du manque-à-jouir — substituts au contraire greffiers de la violence qui advient à un moment ou un autre, donc du Réel contingent (révolte populaire, émeute périphérique, guerre bactério-nucléaire, catastrophe anthropocène, etc.). Si d’un côté la psychanalyse nous offre une grille de lecture qui, au moins, permet à chaque sujet de creuser un sillon ; il est clair, d’un autre côté, que les remises en question autant que l’introspection collective n’existent pas. Tout au moins elles n’existent qu’*a posteriori*, après la tragédie ou la catastrophe. Par exemple, suite aux colères des Gilets Jaunes ou des Banlieues, les politiques comptables déboulent avec leur lot de solutions carcérales à droite ou de pansements éducatifs à gauche. Malgré la toute-puissance du Réel contingent, on peut tout de même s’étonner de la consternation/stupéfaction de nos élus apparemment né.e.s de la dernière pluie ; puisque l’histoire ancienne ou récente nous informe par le menu et en détail sur les politiques qui mènent au drame collectif : « J’ai pris ici l’habitude d’écrire « affaires » entre guillemets : je n’en aurais pas eu l’idée il y a seulement 5 ou 6 ans : l’actualité suggère aujourd’hui cette allusion aux divers scandales qui éclatent à chaque instant dans notre pays ou en Italie, en Angleterre, etc. Et je ne cherche point par là un vulgaire clin d’œil, qui aurait pour but d’intéresser à tout prix les lecteurs d’aujourd’hui au passé de la Grèce. En fait, le rapprochement n’est pas factice et la ressemblance va plus loin qu’il ne semble ; et il peut être instructif de comment se manifeste un des plus grands dangers qui puissent, partout et toujours, menacer les démocraties.» (*Alcibiade*, Jacqueline de Romilly).

DE LA PRATIQUE DE LA NÉGATION

Lacan pousse le sujet de la philosophie au-delà du miroir et le mêle à l’énigmatique sujet de l’inconscient. On connaît désormais la musique, il faut s’allonger sur le divan, ouvrir la bouche et attendre que *ça parle* — donc plonger sa langue jusqu’aux limites des *dits* pour enfin *dire* ; faire un usage radical de la négation et prendre conscience de la grande vulnérabilité du sujet de la conscience ; accéder au réel de la castration comme au réel du manque, s’acclimater avec le manque-à-être et le manque-à-jouir ; sonder l’insatisfaction, interroger la plainte, circonscrire le reproche ; s’affranchir de l’impuissance, se libérer de la frustration, se dégager de la contrainte ; accoster « ce qui ne cesse pas de ne pas s’écrire » ; se reconnaître tel un sujet assujetti au fantasme, examiner le semblant, se savoir aliéné à la demande de l’Autre… Autre qui selon Lacan « n’existe pas » ; puis comprendre la formule « *La* femme n’existe pas », ou bien, le fameux « Y’a pas de rapports sexuels » autant que le « Y’a d’l’Un » ; mais aussi accueillir le désêtre, la coupure ou la béance, ou encore la nescience et l’inscience ; caresser la méconnaissance de son désir, s’étonner d’être désiré pour ce que l’on n’a pas, se savoir parole trouée qui mi-dit la vérité ; se délester du désir dissimulé de sa mère ; appréhender le père imaginaire, mort ou châtré ; affronter l’horreur de savoir, se saisir de l’objet *a* à tout jamais perdu ; sans parler du symptôme… auquel nous sommes toutes et tous ligotés.

LES NÉGATIONS

Il est entendu que toutes les négations précédentes, pour certaines partielles, sont clairement sorties de leur contexte. Leur réunion n’a pas d’autre objectif que d’offrir à l’oreille une

tonalité. Ils qualifient cependant une visée qui tend à déchiffrer ce qui nous sépare du Réel, ce qui acte le symptôme, ce qui lie au fantasme, ce qui amorce le désir, etc. Dans le cadre de la cure analytique, consciemment ou inconsciemment, il s’agit d’engager un certain nombre de soustractions : se soustraire aux illusions, notamment de l’amour, afin d’accéder à la vérité du sujet, du singulier, de l’idiot qui réside au sein même du voile des ‘vraies apparences’ (*cf.* Kant => Nietzsche). Enfin, l’usage esthétique-moral-logique de la négation tire son origine du langage lui-même. **Le langage est négation symptomatique, systématique et simultanée du réel.** Le langage est l’incarnation même de la castration (symbolique) qui segmente et tente de réguler le plaisir notamment sexuel, qui refoule la jouissance réelle et administre la puissance de prédation et de coopération, notamment nourricière, des êtres humains.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT HEGEL

Si la psychanalyse dans sa pratique est la championne de la négation, c’est sans nul doute grâce au champion toute catégorie Georg Wilhelm Friedrich Hegel. Dans son texte *La négation chez Hegel*, Laurent Giassi est formel, les mots « négation » ou « négativité » traversent toute l’œuvre du penseur de l’État moderne. Hegel s’aperçoit que la « permanence du mouvement » désamorce la fixité nodulaire et imputrescible des unités substantielles qui justifient l’existence de dieux ou d’entités surnaturelles. Ces unités ont des noms différents : cosmos, dieu, nature, esprit, être ou réel — concepts à l’origine rivés à la sévère dichotomie grecque entre l’être et le devenir ou entre l’intelligible et le sensible. Ces unités substantielles sont imaginées pleines, fixes, infinies et/ou éternelles. Toutefois, l’histoire implique que la substance du divin se transfigure en noumène chez Kant (*CRP*) ; ou bien, en « Être Suprême » (locution de Robespierre qui distingue le dieu chrétien du nouveau dieu républicain) ; voire en cadavre (*Gai savoir*, Nietzsche) ; etc. Hegel désire pourtant maintenir le divin projet de dieu au sein des mouvements de l’histoire et de la raison sous la forme d’un “dieu dissout” mais tout de même fermement présent. « La ruse de la raison » s’applique toutefois à son inventeur, donc à Hegel lui-même, puisque dans la dissertation *De la raison une, universelle et infinie* (1828), Ludwig Feuerbach décèle les conséquences radicalement antichrétiennes de la philosophie hégélienne — qui poursuit en outre la conception spinoziste de la substance (*en elle-même et pour elle-même*) au service de l’immanence ; voire de la monade avec Leibniz ; voire de l’atome avec nos actuels astrophysiciens… Moralité, la dissolution est irréversible et la disparition de dieu définitive, tout au moins en tant que père de l’espèce humaine. *Dans la transformation du sacré*, Henri Arvon présente l’héritier direct de Hegel, donc Feuerbach, comme celui qui radicalise et répond à l’attente des hégéliens de gauche du XIX^e siècle : « Du moment que l’individu n’agrippe plus Dieu, il lui faut offrir une autre divinité, mais une divinité qui, loin de s’opposer au progrès de l’humanité, lui soit parfaitement homogène.[…] Puisqu’il faut suppléer à la transcendance divine, il stipule une transcendance humaine. C’est par la signification que nos actes revêtent pour l’humanité tout entière que nous donnons un sens permanent à notre condition humaine.»

Hegel semble malgré lui faire une découverte essentielle : la raison, l’entendement, la pensée ou le symbolique, tout autant que la représentation et le concept sont les négations objectives et humaines du cosmos, de dieu, de la nature, de l’esprit, de l’être et du réel. Le premier à s’en apercevoir est Feuerbach qui cherche à préserver l’être et dieu à l’ombre de l’anthropologie et d’un « humanisme athée ». L’opération est complexe puisqu’en soi contradictoire en regard de la nature humaine soumise au langage articulé. Nietzsche tranche, et signe la mort de dieu : dieu est une fiction, quoiqu’une fiction aussi nécessaire que l’argent. Ceci n’empêche que l’on va tout de même s’agripper à l’être, notamment avec Heidegger et sa lecture du *Poème* de Parménide. Dans *L’effet sophistique*, Barbara Cassin critique à son tour Heidegger en compagnie de Gorgias : Parménide ne découvre pas l’être, il l’invente ! Une invention également nécessaire du fait du langage articulé. Il s’agit du problème essentiel de la *désignation* : quelque chose *est*, ou bien, *n’est pas*. Si quelque chose *est*, elle est automatiquement désignée, donc soustraite, séparée du cosmos, de la nature, du réel, elle devient un **segment**, une partie (petite monade) du cosmos, de dieu ou du réel (grande monade) ; elle est de plus recouverte, voilée, dissimulée par la représentation et/ou le concept, médiums propres au langage articulé. Bref, la tragédie humaine, sans doute intensément vécue par Hegel, est le fait que nous *nions* d’emblée le cosmos, la nature, l’esprit, l’être, le réel et dieu lui-même par le biais des soustractions langagières et des extractions (nommées) de la matière des corps - négations qui, cependant et pour Hegel, instruisent le *mouvement dialectique* conditionnant autant la nature, l’histoire que la raison.

Nous pouvons nous accorder avec Hegel lorsqu’il nous dit : « le réel est rationnel ». Effectivement, nos corps participent pleinement du réel ; par exemple d’un réel pulsionnel (Freud) qui instruit nos volontés et nos actions, qui elles-mêmes influencent notre entendement et nos raisonnements. En revanche, en dehors des activités, productivités et réalités humaines (Marx), donc de **la segmentation effective du réel productrice de réalités strictement humaines** (artefact/technique et remède), le rationnel ne peut rien ni pour ni contre le réel ; donc la réciproque « le rationnel est réel » (toujours Hegel) est irrecevable (sachant que pour Hegel ‘le rationnel’ est ce “dieu dissout” dans la raison).

La segmentation du langage est par ailleurs la clef de voute du grand mystère de la vie, segmentation qui en compagnie de ‘8 milliards de consciences’ s’oppose radicalement au réel. Réel qui, lui, fait bloc ; et qui, en bloc, nous tombe sur la tête en ce moment même ! Nos consciences *négalivisent* l’existence de la vie elle-même qui maintient des interconnexions très fragiles et très sensibles au sein du réel, de la nature ou de l’être pour les humanistes athées, ou bien, de l’esprit, du cosmos ou de(s) dieu(x) pour les croyants. Et c’est bien de cette négation radicale dont nous parle le sujet (de la psychanalyse) qui, symptomatiquement, prend au pied de la lettre la négation du réel du fait de la castration symbolique, ou bien, rejette la socialisation par le biais de la forclusion. En pratique, il s’agit pour le psy de pointer les ‘négations du réel’ en s’appuyant sur les projections verbales (imaginaires/fantasmatiques/symptomatiques) d’un sujet allongé sur un divan. C’est une des raisons pour lesquelles la pratique de la psychanalyse soigne,

pour ainsi dire, le mal par le mal, en révélant au sujet sa condition d’existence par le biais d’une batterie de négations constitutives de la condition humaine. Nous pourrions aussi renvoyer la prise de contact avec ces négations à des principes d’équivalence ou d’équilibre (bien-mal) enracinés dans les mythes. Le hic est que certains parlants ‘ne peuvent’ ou ‘ne veulent pas le savoir’. Par ailleurs position de l’hystérique, ce en référence aux *Quatre Discours* de Lacan, qui ‘ne peut pas le savoir’ ; tout comme celle du maître, qui ‘ne veut pas le savoir’. L’hystérique ‘ne peut pas le savoir’ sous peine de ne plus « désirer le désir de l’Autre » (Lacan) ; le maître ‘ne veut pas le savoir’ sous peine de ne plus jouir de la performativité (magique) du langage. Quant à l’universitaire désormais scientifique, n’est-il pas le dupe des délires de revendication de l’hystérique ainsi que des délires d’interprétations du maître ? Il reste le philosophe, le psychanalyste ou l’artiste en retrait — quoique s’efforçant d’interroger, d’exposer un « faire société ».

Poursuivons en compagnie du séminaire *Humanisation ?* de Colette Soler : « L’inconscient réel ne préside en effet, pour le dire en bref, qu’à des dégâts propres à l’homme, les paradoxes du désir, les exigences pulsionnelles jamais assouvies et souvent dissidentes, les jouissances morcelées et partielles, castrées, dit Lacan pour faire écho au terme de castration* introduit par Freud, les fixations unaires du symptôme, enfin, au total, l’impossible qui annonce « Y’a pas de rapport sexuel » et qui est le réel « propre » à l’inconscient. Aujourd’hui il se redouble du réel propre au capitalisme qui peut se dire « Y’a pas de lien social ». Enfin, concluons avec l’incipit de Clément Rosset tiré du livre *L’objet singulier* : « […] l’intérêt moderne pour l’historicité du réel est un indice parmi d’autres de la difficulté qu’on éprouve à prendre en considération le réel tout court. Cette peine n’est d’ailleurs pas sans excuses, le réel étant, de par sa constitution singulière, celle de toutes choses qui offre le moins de prise naturelle à la considération ».

* l’invariante castration symbolique

En Lorraine, le dimanche 16 juillet 2023 vers 13 heures, je chemine durant 50 mètres avec un couple et une petite fille visitant des rues typiques. La petite fille d’environ quatre ans tient la main de son père – muet durant ce court dialogue :

La fille : Je suis la reine.
La mère : Mais la reine de quoi ?
La fille : Je suis la reine de mon roi.
La mère : La reine de mon roi (en ricanant) ? Mais quel roi ?
La fille : (5 secondes s’écoulent) Bah, le roi c’est papa !
La mère : Mais moi je suis quoi alors ?
La fille : Tu es une princesse ! (la petite fille signifie l’infériorité de sa mère avec un geste de la main).
La mère : C’est pas possible, si t’es la reine… je ne peux pas être la princesse… parce que je suis ta mère. (Première tentative de castration symbolique / principe de réalité)

La fille : Alors tu peux être la grande sœur de la reine !
La mère : Attention (en ricanant) ! Si je suis ta grande sœur, je serai la reine méchante et je t’empoisonnerai avec une pomme rouge. (Seconde tentative de castration symbolique. Fin de la séquence.)
Chez Freud la castration symbolique est soutenue par le père, notamment avec le Complexe d’Edipe. Lacan fait évoluer la castration comme invariant de la socialisation, peu importe le sujet de l’énoncé : père, mère, aîné.e, tuteur-tutrice, etc. Le principe est que l’enfant (fille ou garçon) refoule, réfrène ou tempère ses pulsions libidinales et incestueuses afin de se conformer aux normes sociales établies.

les soustractions du sujet de l'hystérie

«Un seul type clinique relève de façon certaine de la structure de discours, c'est-à-dire du lien social, c'est l'hystérie.»

Un autre Narcisse, Colette Soler.

À L'ORIGINE ÉTAIT FREUD

La cure analytique n'aurait pas vu le jour sans le sujet de l'hystérie. La juste formulation d'Anna O., *Talking Cure*, encourage Freud à consigner les effets de la substance jouissante en regard du symbolique et de l'imaginaire. Savoir comment la libido s'accorde ou s'oppose à l'amour et au désir? Comment la pulsion sexuelle fait corps avec le concept et la représentation? Comment la pulsion sexuelle influence autant les savoirs établis que les plus intimes fantasmes?... Le sujet de l'hystérie répond en partie aux demandes de Freud dans la mesure où il incarne un «pousse au savoir» sur la jouissance.

Comme pour la névrose obsessionnelle, les soustractions de l'hystérique reposent sur un trauma, celui de l'entrée dans le symbolique durant la prime enfance (*cf. Le jeu du Fort-Da*). Le traumatisme est incorporé lors des premières érections/excitations sexuelles vécues durant l'enfance — bien que les effets se déploient et fassent corps, selon Freud, durant l'adolescence (*cf. La première théorie des névroses*). La substance jouissante fait éruption dans la vie réglée de l'enfant, elle entre comme par effraction dans sa vie psychique. Tous les êtres humains socialisés vivent ce moment traumatique qui, mêlé aux dires impénétrables du désir de la mère (ou «désir de l'Autre»), conduit à la formation d'un symptôme — singulier et enkysté en chacun et chacune.

LE DÉSIR DE LA MÈRE

Exposant l'écrin de la jouissance, le désir de la mère s'adresse à l'enfant sous la forme d'une demande énigmatique. Pour ainsi dire stérilisé par le langage, le manque-à-jouir de la mère s'expose à l'enfant comme un problème à résoudre : l'énigme du désir de la mère. Résoudre la 'demande de la mère' permet à l'enfant de s'identifier et d'être satisfait. D'un autre côté, l'enfant (également socialisé : maîtrise des selles, de la motricité, des gros mots, etc.) fait face à une effraction traumatique : l'érection/excitation sexuelle difficilement contrôlable et socialement inavouable. Ces épreuves qui contrarient les ordres inculqués génèrent un 'signifiant-écran' dont l'objectif est à la fois de voiler le trauma comme d'engendrer le symptôme. L'étape s'envisage comme un des stades de la «castration symbolique», et selon Lacan, empreinte du «trait unaire» et poinçonnage de l'*objet a* (à entendre comme l'agrégat nodulaire, voire nucléaire, de la jouissance fusionnelle à tout jamais perdue pour l'enfant). Le langage de l'amour, ce certain langage adressé à l'enfant s'expose du «lieu de l'Autre» (de la langue du monde établi et socialisé). Les mots doux-sévères, susurrés ou proférés, témoignent du désir maquillé de la mère. Du «lieu de l'Autre» la parole se fait oraculaire ou ventriloque. Le 'symptôme-énigme' de la mère est accueilli par l'enfant qui s'identifie et finit, en tant que sujet de l'entendement, par interpréter, revendiquer ou fantasmer le désir de la mère — par elle-même *a priori* inconnu, ignoré, voilé.

LE DÉSIR

Il nous faut revenir au fameux *Jeu du Fort-Da* cristallisant les premières manifestations de l'absence (du manque) chez l'enfant. Dans cet exemple, Freud signifie l'absence de la mère avec une

bobine de fil que l'enfant jette par-dessus son berceau. La parole qui suture l'absence accompagne le geste, l'enfant dit : «*Fort*». *La répétition dans l'expérience analytique* (séminaire de Colette Soler) nous renvoie cependant à la position de Lacan : «[...] la bobine représente non l'absence de la mère mais la part de lui-même autant que le sujet marqué par le signifiant, ici minimal. *Fort-Da*, la part qu'il a perdue, celle qui s'écrit *a*.» Dans *L'angoisse* (*Séminaire X* de Lacan), l'objet *a* représente le noyau du manque et, pour ainsi dire, l'amorce de la pompe nommée Désir. La défusion entre la mère et l'enfant crée un lien qui s'écrit ou se représente comme une «livre de chair» (Shakespeare, *Le marchand de Venise*) jetée dans les limbes de «la mémoire de l'oubli» (Lacan), donc de l'inconscient. La coupe qu'opère la langue marque la perte du 'lien-fusionnel' entre la mère et le petit-être-jouissant-tout-puissant. Correspondant à l'entrée du sujet dans le symbolique, la 'coupe-suture' du langage est synonyme de castration d'être, de castration de jouissance et de castration de savoir. Coupe socialisante et suture du langage, le 'signifiant-minimal' est à l'origine de l'amorce du désir (par la suite objectivé) pour les êtres parlants.

LE STADE DU MIROIR

Le stade du miroir se rapporte au moment où l'enfant élabore une unité spéculaire qui le sépare de son environnement. La tâche de peinture subrepticement posée sur la joue de l'enfant par le psychologue agit comme un corps étranger, et offre la preuve expérimentale qu'une 'image-unité' du sujet se forme (*cf. Le stade du miroir - 17/07/1949*). Il est toutefois trop tôt pour parler d'un *je spéculaire* ou d'un *moi idéal*, ce serait ici imposer une colonisation radicale et brutale du langage. L'enfant se tiendra toutefois sur ses gardes afin que cette 'unité-spéculaire' ne soit pas altérée, s'en déduit la trame de la paranoïa et de l'agressivité comme le dit Lacan en 1949. La peur mêlée à la vulnérabilité d'un 'corps-image' — qui sépare comme il permet de reconnaître ses semblables — motive également le retour de l'enfant dans les bras de sa mère. Retour qui n'a d'autres but que d'élider/effacer l'image de soi (premier segment de l'unité dialectique), afin de retrouver le 'lien-fusionnel' qui ouvre sur la jouissance-toute — *a priori* située à deux pas du Réel. C'est bien dans le cadre d'aller-retour que l'éveil du moi et l'émancipation du sujet ont lieu.

* * * * *

LES SOUSTRATIONS

En pratique, Ana Laura Prates nous indique «qu'il y a une intime relation entre l'amnésie infantile et celle de l'hystérique, à savoir que ce que l'hystérique veut oublier par la voie du refoulement, ses symptômes se chargent de lui rappeler» (*Du symptôme hystérique à l'autre jouissance*). La voie du refoulement exacerbe les 'négations' de la psychanalyse : les soustractions, les privations, les frustrations autant que les plaintes, les reproches et les insatisfactions participent pleinement de la structure mentale de l'hystérique. Selon Lacan — sans doute inspiré par Spinoza — la jouissance affirme autant la positivité du plaisir que celle du déplaisir ; on jouit d'avoir mal (conversion hystérique) ou d'être mâle (jouissance phallique).

En termes de jouissance — qui oscille entre l'affirmation (phallicisme) et la négation (castration) —, la 'soustraction hystérique' est une *grandeur négative* qui stimule positivement le sujet dans toutes les situations (*cf. Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, Kant). Enfin, concernant le «phallicisme», une définition de Colette Soler tirée d'*Un autre Narcisse* éclaire nos lanternes : «Le narcissisme du désir a un autre nom, le phallicisme, qu'il soit le phallicisme de l'avoir ou de l'être. Ce narcissisme phallique intervient au niveau de ce qu'on appelle, en termes communs, la reconnaissance sociale.»

LE GENRE

Insistons sur ce fait : l'hystérie touche autant les hommes que les femmes. Les mots hystérie (du grec *hyster*, utérus) et phallus (du grec *phallos*, représentation du membre viril) sont dans le domaine de la psychanalyse des notions qui désignent des traits psychiques partagés autant par l'un que l'autre sexe. Si l'on distingue l'hystérie masculine de la féminine c'est parce que le cheminement est différent. L'hystérie masculine «met le maître au pied du mur de produire un savoir [...] sur ses pouvoirs de maître» (*Radiophonie*, Lacan) ; alors que l'hystérie féminine «révèle quelque chose sur le discours du maître : le lien de son savoir à la jouissance» (*Qu'est-ce qui fait lien ?* Colette Soler). Notons qu'à la fin de son enseignement, Jacques Lacan ne parle plus comme Freud de pathologie, mais d'une condition d'existence socialement partagée. Moralité, le discours de l'hystérique fait désormais partie des mœurs et traverse toutes les sociétés.

L'ÊTRE

Les figures de l'hystérie sont complexes et riches en paradoxes. De prime abord, l'hystérique comme l'acteur incarne des rôles. La différence est que la vie elle-même est envisagée comme une succession de séquences, de scènes ou d'épisodes. Le sujet s'accommode de toutes les réalités présentes, toutes les situations existentielles sont investies avec une égale intensité d'être. Notons que le jeu de l'hystérique n'est pas le résultat d'un calcul, il est plutôt du registre de l'improvisation ; la gaucherie qui en découle offre à la vue des interlocuteurs une personne entière et *a priori* désintéressée.

LE SYMPTÔME

Ce n'est pas l'être biologique (mâle, femelle ou intersexe) ni les semblants (discours sur la féminité ou sur *La femme*) qui déterminent la conduite hystérique — qui ne s'intéresse qu'à soutenir le désir, à cultiver la quête de jouissance toujours insatisfaite, bien qu'iel puisse incarner «l'être sexué s'autorisant de lui-même» en se donnant des «airs de sexe» (Lacan). Donc, «[...] l'hystérique n'est pas symptôme d'un autre corps. C'est le symptôme de l'autre corps qui est événement pour elle. C'est son paradoxe, voire sa performance de faire lien par le symptôme, alors que le symptôme jouissance qui est ce qu'il y a de plus réel en chacun est clivé du lien social établi. Elle est le symptôme-lien, si je puis dire, de ce fait elle rappelle à toute heure non le point de vérité de castration, comme le fait le fétiche du pervers, mais le réel du symptôme» (*Qu'est-ce qui fait lien ?* Colette Soler).

LE MOI

Le Stade du miroir pousse tout sujet à se saisir comme unité spéculaire. Cette étape de formation du moi est renforcé par une adhésion au regard de l’autre porté sur soi… qui engage chaque être parlant sur la pente du « m’as-tu vu ? » Afin d’élaborer une identité propre, le sujet se défait progressivement du regard de l’autre comme fabrique de l’identité : « Une identification emprunte toujours un trait, quel qu’il soit, à l’autre ou à l’Autre, alors que dans la psychanalyse on cherche ce que l’être est en propre. » (*Un autre Narcisse*, Colette Soler). Notons au passage que les tactiques et techniques de sublimation (la pratique des arts et l’ouverture philosophique) contribuent à élaborer « un escabeau » plus ou moins efficient en termes de savoir sur soi. En tant que sujet (indéterminé) à la recherche d’une position dominante (ou fonction phallique), l’hystérique se présente comme le miroir de son interlocuteur. Boule à facettes, iel présente la facette qui correspond à la demande de l’autre (toutefois, sachant que le talent d’acteur.trice est conjectural, la rencontre est non systématique). Lorsque le sujet est plongé dans un groupe d’inconnu.e.s, il n’est pas rare qu’iel prenne la position du Sphinx, telle une statue évidée et dénuée d’âme, dans l’attente d’être animé.e par la voix de l’autre ou de l’Autre.

L’AUTRE DE L’autre

Chez Lacan « l’Autre » peut s’entendre comme une réforme du « Surmoi » freudien. Le Surmoi contient les ordres du père, les contraintes sociales ou les commandements d’un Dieu, donc de la Loi. Si tant est qu’elle fixe une limite, la Loi incite aussi à la transgression, tout au moins d’ordre imaginaire, afin de répondre aux poussées des pulsions du corps, afin de lutter contre la perte de la jouissance-toute (ou pleine) qu’impose la castration symbolique. Toutefois : « Je souligne jouissance pleine car il y en a une de jouissance, la jouissance phallique, mais justement elle tombe sous le coup d’une castration, elle a la même structure morcelée et fragmentaire que le signifiant. » (*Un autre Narcisse*, Colette Soler). L’hystérique veut transgresser et accéder à la jouissance-toute par le biais d’une interface : le partenaire, autre en chair et en os. Le problème est qu’iel n’accède pas mieux à la jouissance du partenaire, car la jouissance n’est en aucun cas partageable — « jouissance une » incommunicable illustrée par la célèbre formule « Y’a pas de rapport sexuel » (Lacan). Par conséquent, le sujet de l’hystérie se réfugie dans la gangue du désir. Ainsi suspendu à ses ‘fantasmes-écrans’, le sujet jouit de l’insatisfaction d’être en manque, comme de la déception de ne pas accéder à la jouissance de l’autre (partenaire) supposé garantir la sienne propre.

L’AUTRE NARCISSE

« Lacan dit que la jouissance est solitaire, tandis que le désir fait lien entre les corps mais pas entre les sujets, tandis que l’amour fait lien entre les sujets. » (*Un autre Narcisse*, Colette Soler). Il existe une triangulation qui soude les rapports entre deux sujets. Capté par le désir de l’Autre, le sujet de l’hystérie focalise ses efforts sur la réunion des corps (physique ou social). En tant que sujet indéterminé soumis au discours de l’Autre, le partenaire est un point d’accès visant un amour déjà situé, celui de « l’amour du père châtré ». Toute remise en cause, toute discussion de sujet à sujet permettant une émancipation des points de vue est

reléguée aux calendes grecques. Comme le dit Lacan, le sujet hystérique est « âoureux », il reste fixé sur le traumatisme de la castration infantile : sur l’envie de pénis du père et la lourde déception en le découvrant lui aussi « castré » (castration symbolique). Sa quête de l’amour du père châtré fige le sujet au sein du « lieu de l’Autre », d’un sujet qui veut répondre du désir de l’Autre, lui-même entendu comme maître de la phallicisation — que l’on peut entendre comme détenteur de la jouissance-toute irradiant ce qui fait lien (physique et social). La figure à la fois centrale et caricaturale du maître correspond socialement à celle des pouvoirs politique, économique, voire médiatique. L’hystérique ne cesse de vouloir écrire la jouissance-toute en fantasmant l’enchevêtrement de corps sans sujets. La balance penche du côté de l’imaginaire, donc de l’entretien chevronné du désir. D’un autre côté, et visant une relation « âoureuse », le.la partenaire ne sait pas à quel sujet iel s’adresse, entre autres parce que l’hystérique change radicalement de comportement d’un instant à l’autre, castration oblige. Ce genre d’attitude engendre souvent une précarité affective chez le.la partenaire qui ne sait plus sur quel pied danser, du fait qu’en temps normal, ce concernant l’amour : « Il y a un joint entre le corps imaginaire et l’organisme vivant qu’il faut pour jouir, toute la question est de les articuler. » (*Un autre narcissé*, Colette Soler).

LE PÈRE CHÂTRÉ

L’hystérique ne parvient pas à faire le deuil de la toute-jouissance polymorphe de la prime enfance. L’effraction de la jouissance sexuelle (excitation-érection) agit comme un traumatisme indélébile. L’hystérique au féminin se refuse à être une femme, d’être châtrée comme une femme. Son envie de pénis (*penisneid*) conditionne sa volonté de « faire l’homme ». Comme pour le garçon, la fille est effrayée par le fait que la mère — amorçant la castration symbolique d’où découle le désir — n’ait pas de pénis. D’un côté, le garçon vivra avec la peur d’être castré — peur renforcée par la castration symbolique ; d’un autre, la fille ira à la recherche de ‘son pénis perdu’ — signifiant de la toute-puissance du phallus; elle ira le chercher chez le père, et sera une seconde fois déçue. Car le père, figure de la jouissance phallique, comme tout être parlant, est soumis à la négativité du langage (castration symbolique) qui instruit le manque et la perte de la jouissance-toute : « […] si la femme, face à la constatation de la castration maternelle (ou du signifiant du manque de l’Autre comme dirait Lacan), se tourne vers le père en tant que porteur du phallus désiré, ce qu’elle rencontre alors est un homme qui désire et qui, de ce fait, est lui aussi châtré. » (*Du symptôme hystérique à l’autre jouissance*, Ana Laura Prates). L’investissement libidinal de l’hystérique se fixe sur cette seconde déception, d’où découle sa compassion envers le « père châtré ». Le père châtré est le point d’entrée et de rupture d’avec la jouissance polymorphe, point de condensation qui offre à l’hystérique l’assurance fantasmatique de détenir le phallus, d’accéder à la fantasmatique jouissance pénienne — qui dans les faits fournit son lot de plus-de-jouir ou de jouissance partielle, mais non la jouissance-toute. Pour le dire autrement, au sein des sociétés Patricapitalistes, encore fermement genrées, la jouissance phallique concerne la détention du phallus : de pouvoirs verbalisés/représentés, illustrant la toute-jouissance virile et souveraine dominant le peuple. Il en est de même dans un cadre

domestique ; d’où le fait que l’hystérique, homme ou femme, avec un partenaire femme ou homme, veut « faire l’homme ».

L’AMOUR DU PÈRE CHÂTRÉ

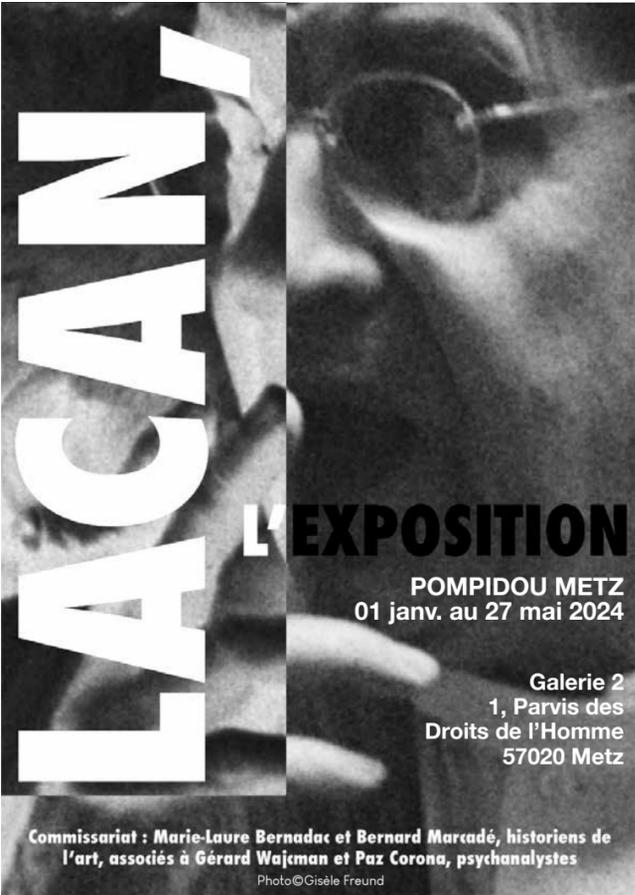
Le partenaire représente l’interface du père idéalisé impuissant ou surpuissant : « N’est-ce pas de leur bouche que l’on entend régulièrement, et sous la forme de la déploration, le discours le plus ravalant sur le père, ce père insuffisant, en défaut de désir ou de phallicisme, qu’elle ou il a eu ? À moins, à l’inverse, qu’elle dénonce le père la jouissance, mais c’est moins fréquent. […] c’est un procès des insuffisances du père, et souvent sous la forme d’un reproche de ne pas avoir jugulé la mère, ou de l’avoir négligée. Ce procès se reporte généralement ensuite sur le père des enfants de l’hystérique » (*Qu’est-ce qui fait lien ?* Colette Soler). Tous les êtres parlants sans exception sont conditionnés par la castration symbolique (langage) qui, dès l’enfance, nous dresse à jouir de la contrainte, de la privation, de la frustration. La formation de couple ou la relation amoureuse permet techniquement une libération de ce mode de jouissance (dont l’objet est le « faire société ») et ouvre sur le plaisir charnel, sensuel, sexuel. Dans le cas de l’hystérie, le sujet maintient la contrainte, la privation, la frustration tout en fantasmant le sexuel, tout en poussant au savoir sexuel le.la partenaire. Le.la partenaire se doit d’incarner le « signifiant maître du sexe » alimentant les fantasmes de l’hystérique qui, au sein d’un mouvement paradoxal, s’évertue à se soustraire et à châtrer le maître imaginaire — au final le.la partenaire réel. Moralité, le chemin est proportionnellement inverse à la libération par le biais des plaisirs sensuel, charnel, sexuel qu’offre la relation amoureuse. En d’autres termes, l’hystérique additionne les soustractions plutôt que de s’y soustraire.

LE PÈRE DURE

Donc, le symptôme (formation du manque) se cristallise dans « l’amour du père châtré ». N’ayant pas fourni le pénis nécessaire à sa demande de phallicisation, le père réel est la plupart du temps rejeté. Dans certains cas, le père laisse place à un beau-père aimé, quoique tout aussi impuissant — notamment en regard des témoignages de la mère. Le.la partenaire se doit d’incarner la même figure. Le sujet de l’hystérie rencontre cependant l’écueil du partage de la jouissance, du « Y’a pas de rapport sexuel » (Lacan). D’où sa déception au sortir du coït, au moment où le sujet, peut-être, se soustrait au réel de la jouissance ? Fixant l’amour du père châtré, le sujet hystérique se noie dans le désir d’accéder au Phallus, d’où le « semblant d’homme » ou le « faire l’homme » qui offre en spectacle le pouvoir de l’action, la puissance d’entreprendre, etc. Moralité, le sujet impose au partenaire sa jouissance phallique autant par les biais de la castration (symbolique) que par la privation (sexuelle). Cependant rejetée sur le.la partenaire, l’insatisfaction sexuelle est cette manière de stimuler le désir, et de continuellement « désirer le désir de l’Autre ». Selon Colette Soler, le traumatisme de la sexuation fabrique un sujet « martyr du non rapport sexuel ».

LE COUPLE

Dans *Retour sur la fonction de la parole'*, Colette Soler nous signale que « le discours hystérique ne vise aucun collectif, deux partenaires lui suffisent pour interpeller le signifiant maître du sexe, le phallus », le Phallus étant « l’objet insaisissable du désir de l’Autre » (*Qu’est-ce qui nous affecte ?* Colette Soler). Réservant ses intrigues pour le couple, l’hystérique opère des distinctions, des volte-faces entre la sphère publique et l’antre domestique ; à la fois Docteur Jekyll en public et Mister Hyde en privé. Il est difficile de le.la confondre en public puisqu’iel ne cesse de se conformer à la norme — norme désormais paradoxale se référant simultanément au discours pharmaco-féministe et porno-capitaliste. En revanche, dans le privé, les spasmes de la jouissance morcelée questionnent les normes du mal et du mâle avec lesquelles iel désire en découdre ; une cavalerie de pulsions invite le sujet hystérique à toujours interroger le désir du partenaire supposé détenir un savoir sur le sexe. Certes, la demande de l’hystérique est une exigence d’amour, mais cette demande clairement verbalisée et entretenue semble s’opposer à la jouissance, tout du moins partielle. L’investissement « âoureux » recouvre en quelque sorte les événements de corps de l’hystérique. Investissement cependant unilatéral, puisque le.la partenaire devient le cobaye qui accueille l’insu fantasmé de l’hystérique. Historiquement, le premier cas de figure nous renvoie à la relation entre à Anna O et le médecin Joseph Breuer : « […] Anna O, la première qui a été jusqu’à pousser cet amour jusqu’à une grossesse fictive dont Breuer s’est épouvanté » (*Qu’est-ce qui nous affecte ?* Colette Soler).



LE FANTASME

Le fantasme est littéralement une production imaginaire commandée par le désir. « L’hystérie elle-même, c’est le sujet indéterminé comme noyau des apparences, indéterminé mais qui de son vide en appelle au savoir de l’Autre » Colette Soler. Les multiples figures empruntées aux discours normatifs indiquent une difficulté à identifier un récit qui puisse l’assurer comme l’amarrer à une existence intérieure : « L’hystérique est la radicalement Autre, comme l’inconscient est radicalement Autre, impossible par conséquent à arraisonner » (*Qu’est-ce qui fait lien ?* Colette Soler). Raison pour laquelle l’hystérique « désire le désir de l’Autre », Autre à travers lequel iel imagine accéder au phallus — signifiant insaisissable du désir de l’Autre. L’Autre est une construction motivée par le désir d’en savoir toujours plus sur la jouissance : « Le « feu au derrière », l’expression est bien faite pour dire l’excitation, et la quête de jouissance, la poussée libidinale, tout ce que véhicule la demande adressée à l’Autre » (*Avènements du réel, de l’angoisse au symptôme*, Colette Soler). La perversion du névrosé s’appuie sur « un fantasme tout entier situé au lieu de l’Autre » (Lacan). Le fantasme est cependant une arme contre l’angoisse : « l’angoisse n’apparaît pas dans l’hystérie dans la mesure où ses manques sont méconnus » (*L’angoisse, Séminaire X*, Lacan). Le fantasme conditionne l’hystérique, il participe de la névrose de défense qui refoule la jouissance réelle, source d’angoisse en regard de la voix du père versifiant. Le fantasme motive l’obscène qui se rive et se fixe sur le.la partenaire soumis aux coupes castratrices. Incarnant le « signifiant maître du sexe », le.la partenaire se doit de suivre en rythme et en cadence les demandes contradictoires allant toujours vers plus d’exigences libidinales (fantasme) tout en le privant de contacts charnels et de plaisirs sexuels (jouissance). De ce point de vue, l’hystérie n’est pas sans vertu. Elle interroge le désir comme exalte le symptôme (du partenaire) : en savoir toujours plus sur « ce que veut le désir », et simultanément, en découdre avec les privilèges de la masculinité supposée en savoir quelque chose.

« L’excès fantasmatique peut également représenter un signe névrotique lorsque la satisfaction sexuelle avec le.la partenaire ne peut être obtenue qu’au prix d’une construction par le sujet de scénarios impliquant d’autres personnes. » (*Névroses et psychoses*, Lydia Hernandez). Une relation sexuelle basée sur la fabrication d’un personnage imaginaire permet à l’hystérique de faire corps à corps tout en élidant/supprimant le coït. Les personnages fictifs, que parfois le.la partenaire doit imaginer et scénariser, stimulent une projection fantasmatique en dehors du rapport sexuel, et renvoient le sujet dans la sphère du désir. Par ailleurs, le sujet est friand de sextos ou autre forme d’excitation sexuelle, signe de l’entretien du désir de ‘jouir en distanciel’. Une autre citation nous éclaire sur la fonction du fantasme : « Si on a bien compris la thèse de Lacan dans cette conférence très tardive, eh bien, « une femme » c’est celle dont le symptôme consiste à prêter son corps à la jouissance d’un autre corps et ça va bien avec le schéma qu’il a donné dans *Encore*. Notons que ça n’implique pas qu’elle en jouisse et que ça n’exclut pas non plus qu’elle soit hystérique, car si l’hystérie ne nécessite pas le corps à corps, elle ne l’exclut pas non plus. Avec une telle définition on comprend bien que ce n’est pas toute femme qui en est une. C’était d’ailleurs déjà l’idée en d’autres termes chaque fois que

l’on a parlé dans la psychanalyse de femme… phallique.» (*Un autre Narcisse*, Colette Soler).

LA JOUISSANCE

Le voyeurisme s’invite également dans la partie, il s’agit de voir ce que le désir veut et provoque chez le.la partenaire — l’hystérique étant dans l’incapacité d’en toucher mots. De manière générale, « le désir est incompatible avec la parole » (*Écrits*, Lacan). Pur produit de l’inconscient, ces soustractions sculptent la jouissance phallique de la voix d’un père imaginaire enchaînée à la segmentation du langage. Le désir de retrousser le voile de la vérité mêlé à l’investissement sexuel ne cesse de servir les intérêts de l’hystérique, iel assoit sa souveraineté phallique tout en castrant le maître. Le désir du sujet semble s’accomplir, alors qu’en réalité il est impossible à assouvir. Le désir de l’hystérique est insatiable, la jouissance un Graal. D’après Colette Soler, « la vérité de la jouissance dans le mode du plus-de-jouir entretient une exigence insatiable dont le ressort est précisément l’ineptie de cette jouissance fragmentée et dérisoire », ou pour Lacan : « qui veut jouir sans contraintes tombe sous le coup de l’ennui ». La recherche acharnée du plus-de-jouir provoque dialectiquement, mécaniquement du manque-à-jouir ; s’ensuit l’ennui puis l’abandon.

L’INSATISFACTION

Dans *Humanisation ?* Colette Soler parle du paradoxe du désir, à la fois satisfaction en tant que projection, mais aussi frustration et angoisse en tant qu’inassouvi : « Ce contraste est justement ce qui rend la notion de désir insatisfait, dont on fait si grand cas, notamment à propos de l’hystérie, bien problématique, car au fond le désir insatisfait, c’est le désir même, tandis qu’à l’inverse ce n’est pas d’aujourd’hui que l’on s’est aperçu qu’un désir satisfait était tout aussi problématique car, quand ça se présente, le désir comblé est un désir qui s’éteint. […] Quand le désir se réduit à sa cause, cas de l’hystérie, dont l’identification « porte sur le désir, c’est-à-dire sur le manque pris comme objet, pas sur la cause du manque » (Lacan), alors on jouit de l’insatisfaction du désir… de l’Autre. »

LA CASTRATION

L’arme fatale de l’hystérique est la coupe, la castration, la rupture, l’abandon. L’art de l’hystérique est de renvoyer le.la partenaire à l’impasse sexuelle (avec ou sans coït), comme de provoquer une déflagration en termes de lever du symptôme. Les coupes épistolaires, les castrations discursives, les soustractions charnelles s’abattent sur l’animal et réduisent « le partenaire à l’objet plus-de-jouir du fantasme qui assure la non rencontre » (*Retour sur la fonction de la parole*’, Colette Soler). Le.la partenaire subit l’insatisfaction et la déception du sujet qui, dans l’incapacité de subsumer l’horizon de la jouissance, s’en remet à la dérobade, à la fuite, à la disparition. Du jour au lendemain, l’investissement « âmeureux » se fixe sur d’autres “bêtes” susceptibles d’alimenter sa recherche éperdue. Il faut ici prendre la mesure de l’ouragan qui traverse ces vies ponctuées de désastres affectifs et familiaux, notamment avec leur progéniture mâle ou femelle phallicisée — prolongation ici concrète de la jouissance phallique. Quoique « sans foi ni loi », l’hystérique n’imagine pas un instant qu’il puisse en être la cause.

LA NORME

Concernant l’hystérie féminine, il n’est pas inutile de la renvoyer aux analyses féministes et à la manière dont le Patricapitalisme assigne les femmes à différents rôles ; telles que la vierge, la mère, la sainte et la putain. Le côté boule à facettes du sujet de l’hystérie répond socialement aux demandes comme aux constructions sexuées et genrées. D’une part, le sujet de l’hystérie s’adapte aux normes ; d’autre part, et contrairement à un sujet distinguant sa vie personnelle des rôles qu’on lui assigne, il incarne fanatiquement chaque figure. Ces incarnations ont sans doute pour fin d’éviter les rencontres authentiques avec autrui, et renforcent le désir de se mettre en scène tout en attirant l’attention. L’absolu désir d’accéder au « désir de l’Autre » pousse à user de toutes les stratégies, les démonstrations publiques, médiatiques, politiques, artistiques en font partie.

L’hystérique du XIX^e siècle, esclave des valeurs patriarcales, était sans doute plus sujet aux conversions (par ailleurs toujours d’actualité) que celle du XXI^e siècle bercée par les révolutions pharmaco-féministes et porno-capitalistes. La révolution sexo-gauchiste des années 1960 n’a pas seulement animé les luttes autour des droits et de la libération du corps des femmes. Cette révolution a aussi stimulé les pulsions scopiques toutes masculines dont le produit fut l’expansion sans commune mesure de la pornographie. « Nous sommes à une époque, justement, qui se caractérise par la suppression de toutes les feuilles de vigne, une époque, au contraire, où on s’enchante de l’exhibition de la nudité la plus radicale : dans la peinture, dans le théâtre, dans le cinéma. On n’est pas au top si on ne vous montre pas un pubis ou deux au théâtre actuellement. Donc, vraiment, nous sommes dans une inversion où ce qui fut pornographique devient la norme, une époque de levée de voile, de tous les voiles » (*Préface de Jacques Lacan à L'éveil du printemps de Wedekind*, Colette Soler).

LE SADISME OU LE MASOCHISME ?

La sexualité de l’hystérique est aujourd’hui en prise avec l’injonction contradictoire d’incarner un objet sexuel soumis tout en préservant l’horizon de le jouissance phallique ou de la phallicisation. De manière caricaturale, nous avons vu naître dans notre culture un cliché représentant la « femme fatale », ou la « vamp », ou la « maîtresse » dans le registre du sadomasochisme (*cf. Vénus à la fourrure*, Leopold von Sacher Masoch). Ces icônes répondent-elles à la théâtralisation de la figure du sadique (le maître), toutefois soumis par contrat aux ordres du masochiste (l’esclave) ? Quoiqu’il s’agisse chez nos sadomasochistes de ligoter la souffrance au plaisir, donc de parvenir à l’équation qui mènerait à la jouissance-toute. Quoique pour le ‘vrai’ sadique « la douleur n’a que le rôle d’un signe, signe de la jouissance, signe d’un au-delà du plaisir dans lequel la victime s’effondre pour que le sadique, lui, puisse récupérer le plaisir ainsi soustrait à l’autre. » (*Le sadisme*, Serge André). Bref, le sadique reste soumis à la voix de l’Autre, à l’objet de la loi du Surmoi, donc impuissant et suspendu au fantasme de séduction d’où découlerait le consentement de la victime — qui jamais n’a lieu, excepté peut-être lors des théâtralisations sous contrôle propres aux jeux et à la mode BDSM.

LA JOUISSANCE

Lorsque nous parlons de jouissance il faut l’entendre dans le cadre d’une intensité/densité qui vise le plaisir sexuel et l’orgasme autant que la douleur et l’extase (*cf. L’extase de Sainte Thérèse*, Le Bernin). Il semble que l’inconscient ne fasse pas de différence fondamentale entre le bon plaisir et le mauvais plaisir : le principe étant de jouir quoi qu’il en coûte. D’où le passage de la joyeuse débauchée à celle de la douloureuse toxicomane dans certains cas d’hystérie. En outre, la jouissance corporelle instruit à un moment ou un autre une coupe (orgasme/éjaculation) qui demande un temps de réadaptation physique, alors que l’imaginaire et le fantasme enchevêtrés à l’incontinence du désir instruisent en continu l’horizon de la jouissance. En tant que telle, l’activité sexuelle est limitée par l’activité des corps, d’où, par ailleurs, l’inénarrable déception des hystériques au sortir d’un coït : « Soutenir le désir insatisfait, c’est assurer la présence maintenue du désir, c’est-à-dire du manque, puisque le satisfaire, c’est soit l’éteindre, soit le décevoir » (*Qu’est-ce qui fait lien ?* Colette Soler).

LA CONVERSION

Les cas de conversion hystérique nous informent également sur la prééminence du langage qui déporte la pulsion sexuelle sur un plus-de-jouir somatique. À l’aide d’annoncés, l’hystérique situe une douleur récurrente à un endroit de son corps : « j’ai l’épaule gelée », « j’ai mal au dos », etc. Toutefois, aucune lésion, altération du corps n’est visible ; les analyses médicales effectuées le confirment. Et pourtant, le sujet souffre…

LE MENSONGE

Dans l’ouvrage *L’hystérie, sa langue, ses dialectes et ses liens*, Colette Soler nous instruit sur la vérité de l’hystérique : « […] on pourrait appliquer au sujet hystérique la formule de la prosopopée de Lacan : ‘moi la vérité je parle’ — même si on devait ajouter : parfois avec mon corps, parfois avec mon mutisme. On constate cliniquement que les sujets hystériques se font une gloire et une vertu de leur amour de la vérité. Bien entendu on pourrait se dire : c’est un peu drôle ça quand même, voire paradoxal, chez un sujet que la plupart tiennent pour spécialement menteur. Curieux, non ? On le tient pour menteur mais lui se tient pour adorateur de la vérité. Un sujet que Lacan a situé très précisément en parlant du sans-foi de l’intrigue hystérique. La clé de cette petite contradiction c’est que c’est vrai que la vérité intéresse le sujet hystérique, mais pas n’importe quelle vérité : la vérité de l’autre, la vérité du partenaire, et comme cette vérité ne peut que se mi-dire — il n’y a jamais d’idée claire et distincte de la vérité — le sujet hystérique, par ses intrigues les plus mensongères vise bel et bien à faire émerger une vérité, celle de l’autre — qui fait le secret de la sienne. »

LA BISEXUALITÉ

Les pulsions poussant toujours plus loin l’hystérique à « faire l’homme », l’invitent à passer à tabac autant les femmes que les hommes. « C’est bien ce que Lacan précise dans *Encore* à propos de l’hystérique. On ne peut douter qu’elle joue du semblant de la femme, en y incluant et l’image et le signifiant ; ce semblant fût-il porté par l’autre femme. Mais Lacan la place du côté du tout phallique. Pourquoi ? Parce que réellement, je veux dire

libidinalement, elle ne se propose pas d’être dite femme, elle « fait l’homme » : elle se propose d’être *objet a* cause de son désir, et pas cause de sa jouissance » (*Retour sur la fonction de la parole*, Colette Soler). Sigmund Freud avait déjà remarqué cette posture : « un symptôme hystérique est l’expression, d’un côté, d’un fantasme masculin et, de l’autre, d’un fantasme féminin, les deux étant sexuels et inconscients » (*Fantasmes hystériques et leur relation avec la bisexualité*). Ce qui autorise Lacan à dire « une hystérique n’est pas une femme », ou bien, « l’hystérique n’est pas un homme, mais un faire semblant d’homme » (*L’étourdit*, Lacan). De ce point de vue, l’hystérique est bisexuel, voire pansexuel, en tout cas ni hétéro ni homosexuel.le au sens strict : « […] ladite homosexualité de la femme hystérique n’est pas du tout celle de la lesbienne, laquelle, elle, n’est pas sans le corps à corps » (*Qu’est-ce qui fait lien ?* Colette Soler). Par extension, l’hystérique n’a pas grand-chose à voir avec les volontés émancipatrices propres aux revendications politiques des minorités. Il reste qu’à droite comme à gauche, la lutte militante fait feu de tout bois, donc pourquoi pas accueillir les sujets de l’hystérie comme hussards… de toutes les causes.

L’ ENGAGEMENT DES FAILLES

Dans *Qu’est-ce qui nous affecte ?* une remarque de Colette Soler éclaire sur le degré d’engagement du sujet : « Ses affects, d’empathie, de sensibilité spéciale aux souffrances des semblables sur l’axe imaginaire, le sujet hystérique les aime, et y tient. Comme disait l’une d’elle dénonçant quelques atrocités du monde où nous sommes, avec raison d’ailleurs ‘eh bien ! quoiqu’il en soit je continuerais à souffrir avec ceux qui souffrent et à les aider’. Voilà donc, un affect positif, inhérent au sentiment que le sujet a de lui-même. » Ajoutons que l’investissement affectif se réfère souvent aux grandes causes de l’actualité, pour à tout moment s’en dégager et rebondir sur d’autres événements politiques ou médiatiques.
Pouvons-nous dire que plus les drames sont éloignés, plus l’hystérique est affecté ? Notons également que pour chacun.e d’entre nous il n’est pas évident de faire la part des choses. Comme l’hystérique, nous naviguons à vue dans le monde des interactions sociales et tentons de nous préserver autant que nous réserver.

L’ HYSTERO–CYBORG

Lacan nous parle de deux types d’inconscients. Propre à Freud, l’un représente l’*inconscient langage* producteur de chaînes de signifiants à déchiffrer et dont il nous faut extraire un sens ; puis, propre à Lacan, l’*inconscient réel* producteur d’unités phonématiques, d’une série d’unités relative au chiffrage de la langue hors sens — qui n’offre pas de sens mais qui constitue la base du mode de jouissance pour chaque sujet.

L’hypothèse voudrait que l’hystérique ne mette pas en partage ce qui lui manque, iel va directement hacker le chiffrage de la langue hors sens, afin de voir « ce que veut le désir ». La question est bien d’entretenir son propre désir, non pas en tant que sujet de l’amour désirant un corps mais en tant que corps désirant accéder à « la jouissance du maître châtré, c’est ce que Freud a découvert chez l’enfant comme jouissance perverse polymorphe » (*L’hystérie, sa langue, ses dialectes et ses liens*, Colette Soler). C’est en quelque sorte l’action contraire de la formule :

« Aimer, c’est donner ce qu’on n’a pas. » (Lacan). Comme un virus, le sujet de l’hystérie augmente, exacerbe les effets de langage, notamment ceux de la castration en se branchant sur le signifiant nodulaire du partenaire. Telle une cyber-attack, c’est le noyau du système, de la jouissance originellement castrée qui est visé. Quant au partenaire qui s’imagine avoir à faire au sujet de l’amour, il découvre en fin de partie un programme : « Quant à la jouissance, sa limitation structurale implique avec sa castration, ce qui veut dire concrètement que la quête de la jouissance équivaut à une quête solidaire du manque à jouir et à la réduction du partenaire à l’objet plus-de-jouir du fantasme qui assure la non rencontre. » (*Retour sur la fonction de la parole*, Colette Soler).

Poussant le partenaire à produire du savoir sur la jouissance sexuelle, l’hystérique fonde sa vérité sur l’hypothétique accès à la jouissance : « Or le savoir vise toujours le réel. Le désir de savoir gît dans le nœud du désir au désir de l’Autre, comme désir de savoir sur la jouissance de l’Autre, et sur le savoir de l’Autre quant à ce réel de la jouissance. Les deux occurrences majeures de ce réel sont celles de l’existence et du sexe qui se présentent dès l’enfance » (*Avènements du réel, de l’angoisse au symptôme*, Colette Soler). Tabasser les illusions de l’amour, de son mieux, l’hystérique nous informe sur le caractère obscène du symptôme. Poussé dans ses retranchements, le maître ne peut que renforcer son savoir sur ses modes de jouissance (vivre, exister, savoir), ainsi que s’informer sur les postures du sujet de l’hystérie esclave d’un cortège d’angoisses ignorées.

LA CONCLUSION

En termes de négation, l’oubli n’est pas le manque, l’illusion n’est pas la fiction, l’absence n’est pas non plus l’abandon, ni la soustraction la disparition, etc. Le lexique participe des négations du sens (sensible, moral, logique), il enrichit les manières dont nous nous positionnons individuellement et collectivement (*Logos*). La puissance du vivant pousse inéluctablement au plaisir des sens. Le sens dans toutes ses acceptations s’accorde avec ce qui est bien, vrai et beau, donc bon, authentique et plaisant pour chacun.e d’entre nous (*Pathos*). Le langage nous colonise et travaille sans discontinuer à porter aux nues le “bon sens” (*Ethos*). Mais ces lexiques qui promettent de « faire société », qui engendrent toutes les figures de l’Être et de l’Avoir, n’ont pour socle que le Réel qui ne cesse de soumettre les articulations du savoir aux prédatons les plus raffinées. Est-il utile de rappeler que la coopération a pour effet de stimuler la prédation qui, depuis les origines, n’a d’autre finalité que la domination, la soumission, l’oppression, la possession et l’exploitation ? Sans doute ne nous reste-t-il qu’à sauver les apparences sociales, à s’en remettre aux illusions d’optique politique ? Ou bien, joyeusement compter sur l’utilité des soustractions du sujet de l’hystérie questionnant sans relâche la jouissance du Maître.

Cupidon et Cupide

Du mot « Cupidon » découle le mot « cupide » et « cupidité ». Ces deux mots semblent désormais opposés et irréconciliables. L’amour émancipé des dogmes religieux se base sur la rencontre de deux personnes libres, consentantes et conscientes. Relayé par des romances éditées ou filmées, l’amour libre et consenti est chevillé à la création d’une petite entreprise à l’échelle individuelle ; ‘l’amour moderne’ incarne autant la promesse d’une réussite financière et matérielle que le bonheur sous la forme d’un projet conjugal, d’une maternité raisonnée et d’un devenir familial soigné et socialement partagé. Dans les faits, la fabrication de ‘l’amour moderne’ contribue à renforcer le capitalisme : les couples d’amoureux contractent plus facilement des dettes et dépensent plus largement dès qu’ils se reproduisent. Lorsque pour certain.es le rêve s’effondre - statistiquement pour la moitié qui se sépare - le système capitalisme peut s’enorgueillir de recueillir d’autres dividendes sous formes d’agios ou de crédits supplémentaires, tout en spéculant sur d’autres mariages, frais de divorce, etc.

Dans les sociétés libres, démocratiques et capitalistes, Cupidon renvoie aux personnes touchées par la grâce de l’amour. Cette idée de l’amour s’oppose aux us et coutumes qui fondent et forgent les communautés antagonistes, notamment religieuses, pesant de tous leurs prosélytismes sur les nations. Dans les faits, il existe une réelle mixité entre les extrêmes que l’on peut résumer ainsi : l’un fait la promotion d’un amour passion et dépensier, attaché au changement et à l’évolution, voire à l’émancipation des individus ; l’autre impose un amour comptable et ritualisé, si possible ancré dans les traditions familiales et la filiation patrilinéaire.

Les deux mouvements semblent se compléter sous la forme d’arrangements selon l’ancrage des us et coutumes et la situation socio-économique des pays. Idéologiquement, ‘l’amour moderne’ est un prolongement de l’Amour courtois initié par Chrétien de Troyes ; voire un rejeton issu de l’humanisme des Lumières dont le libertinage qualifie les extrêmes. L’Amour courtois avait une fonction précise, celle de se distinguer de la bourgeoisie montante par les biais d’une culture plus raffinée, et surtout, de contenir l’allant sexuel du jeune noble, préparant ainsi le damoiseau au mariage en bonne et due forme. Là encore, constatons qu’un compromis a lieu entre émancipation des mœurs et contrainte rituelle. En outre, les ‘mariages d’amour’ sont récents, puisque conceptualisés et formalisés au XIX^e siècle.

Dans *Les aveux de la chair*, Michel Foucault nous informe en compagnie de Saint Augustin sur le sacrement du mariage participant de la politique d’expansion du christianisme. Sacrement permettant d’établir un consensus entre les pulsions renvoyant à la fornication et les devoirs d’ascèse et de chasteté, d’une part ; d’autre part, Saint Augustin tente de résoudre un problème philosophique majeur : « La volonté peut-elle être coupable d’être ce qu’elle est ? Mais si elle ne l’est pas, comment lui reprocher, à titre de péché, ce qui vient d’elle et n’est que l’effet de sa nature ? »^[1] Bien que toujours soumise à ce type de questionnement, l’économie perpétue la tradition : les arrangements propres aux différents sacrements ont pour finalité d’entretenir les figures de la sécurisation (filiation et planification) et de la capitalisation (fécondité et richesse). Sécurité et Capital illustrant *a priori* les deux mamelles du bonheur sur terre.

* * * * *

En réalité, Cupidon est le dieu de la concupiscence qui pousse à la consommation immédiate et à l’avidité matérielle et qui, avec le temps, se confond tant avec la fornication qu’avec l’abondance (nourriture et/ou argent). Ce n’est pas l’amour comme nous l’entendons mais la jouissance qui est en jeu. En bref, les conceptions gréco-romaines de l’amour correspondent-elles à celles de nos contemporains ?

La fonction de Cupidon consiste à former des couples de manière hasardeuse, ce en relation au sort jeté sur tel ou tel sujet destiné à tomber amoureux du premier venu (ou de la première venue). Bien que les fonctions et les mythes soient différents, Eros est le Dieu grec de l’amour qui inspire la création de Cupidon. En outre, chez les Antiques, il existe plusieurs manières de définir l’amour : l’amour universel (*Agapè*), l’amour corporel (*Eros*), l’amour contractuel (*Pragma*), l’amour amical (*Filia*), l’amour convivial (du latin *Ludus*), l’amour narcissique (*Philautia*), etc. Des grecs aux romains, l’amour participe d’intrications qui n’interdisent pas l’adultère, en revanche : « Avec le christianisme, on est passé d’un code tolérant aux actes sexuels à un code sévère, restrictif et répressif. »²

Un parallèle est possible avec notre époque, notamment avec les traditions religieuses d’un côté (reproduction planifiée) et la promesse idéologique de l’autre (richesse fertilisée). L’encadrement de l’*Eros*, donc de la sexualité concupiscente, est de notoriété publique. Il permet de « faire société », de tempérer et de juguler le désir immédiat exposé par Platon dans *La République*. En ces temps reculés, il faut imaginer que la reproduction représente un pouvoir filial autant qu’une force de travail destinée à la gloire ou à l’enrichissement en regard de l’exploitation des fils et des filles — tradition par ailleurs encore présente dans de nombreux pays dits « en développement ». Jetons un œil du côté de l’Antiquité tardive afin de comprendre l’état d’esprit qui y régnait. Au II^e siècle de l’ère chrétienne, Marc-Aurèle constate dans ses *Pensées* : « Pense, par exemple, au temps de Vespasien, et voici tout ce qui se présentera à toi : des gens qui se marient, qui élèvent des enfants, qui souffrent, qui meurent, qui font la guerre, célèbrent des fêtes, trafiquent, labourent, flattent autrui, se vantent, intriguent, prient pour la mort d’autrui, se plaignent de leur sort, aiment, thésaurisent, convoitent un consulat, convoitent l’Empire ». Plus proche de nous, ce type d’illustration au couteau se trouve aussi dans *l’Ancien Régime et Révolution* d’Alexis de Tocqueville : « Il faut se défier de la gaieté que montre souvent le Français dans ses plus grand maux ; elle prouve seulement que, croyant sa mauvaise fortune inévitable, il cherche à s’en distraire en n’y pensant point, et non qu’il ne la sent pas. Ouvrez à cet homme une issue qui puisse le conduire hors de cette misère dont il semble si peu souffrir, il se portera aussitôt de ce côté avec tant de violence qu’il vous passera sur le corps sans vous voir, si vous êtes sur son chemin. »

Précédent le XX^e siècle et son lot de capitalisations sécurisantes pour les nations les plus riches, l’évolution socio-économique des individus était radicalement conditionnée par la promiscuité, la précarité, la violence et la bonne fortune. De ce point de vue, la promesse d’une vie dans l’au-delà après une vie de misère et de souffrance s’avère plus que nécessaire pour maintenir le peuple au service du labour ou des campagnes militaires ; s’ajoute

depuis le XIX^e siècle la force de travail offerte à l’industrie des biens et des services. Le surnaturel participait pleinement de la vie terrestre, il offrait à la fois une porte de secours comme une porte vers l’enfer. Toutefois dans l’antiquité tardive, donc du passage des rites païens aux rites chrétiens entre le II^e et IV^e siècle, l’enjeu consiste à reconnaître ce qui participe de la révélation divine ou de la magie, du saint ou du sorcier. Le passage se fait en compagnie d’hommes incarnant une relation privilégiée avec le divin, ou bien, commerçant avec le diable et les démons. Le problème consiste à distinguer le saint du sorcier ; pour se faire, quoi de plus manifeste que le bénévolat : « Ce qui importe aux observateurs, ce n’est pas l’existence du pouvoir, mais de quelle façon il s’exerce et, par-dessus tout, la positon qu’adoptait, à l’égard de ceux qui en bénéficiaient, celui qui l’exerçait : comme ses amis le disaient au roi à propos de Judas Thomas, il « parcourait villes et villages, généreux pour les pauvres, leur enseignant le dieu nouveau, et encore guérissant les malades et expulsant les démons, et accomplissant beaucoup d’autres choses ; et nous pensons que c’est un sorcier ; mais sa compassion et les guérisons qu’il a accomplies sans récompense, [nous] font penser de lui… que c’est… un Apôtre du Dieu nouveau ; car il jeûne beaucoup et prie beaucoup… et ne reçoit rien de personne pour lui-même. »

Tirée de *Genèse de l’antiquité tardive* de Peter Brown, cette citation nous informe sur l’amour, ici universel et gratuit. Le sacrifice, l’ascèse, le don de soi participent des épreuves permettant d’accéder à la sainteté. La volonté de soustraire des biens ou de l’argent contre de la magie qualifie les sorciers aux esprits vils et malins. La question concerne ici les modalités d’échange de biens (matériels ou spirituels) nécessaires au bien-être corporel — renvoyant notre espèce autant à la survie terrestre (filiation et nutrition) qu’à la vie céleste (Salut éternel). Chevillé au pouvoir d’un.e saint.e terrestre, l’amour universel (*Agapè*) bienévole et gratuit permet de communier avec les croyants, donc les souffrants, tout en restant gestionnaire de la communauté et des détails politiques ; cependant, il n’en est pas de même concernant la factualité des amours terrestres. Remontons plus loin dans l’histoire afin d’en saisir la substance matérielle : avec la *Théorie de l’alliance* de Claude Levi Strauss, la valeur de l’amour en son sens brut et utilitaire (donc le troc de femmes entre deux tribus) implique une promesse de progéniture représentant une production de richesse symbolique (notamment mâle) et une force de travail complémentaire et ouvrière (mâle et femelle). Le mécanisme des présentes spéculations est toujours d’actualité, notamment lorsqu’au XIX^e siècle on compare le ventre des femmes ouvrières — ventre qui engendre de la force de travail — au ventre des usines qui transforme la matière première en marchandise. On peut également se référer au traitement actuel des enfants dans les fabriques du monde entier ; ou bien, aux guerres présentes sur tous les continents, donc aux enfants soldats ou aux jeunes soldats postés en première ligne. Par extension, la thèse voudrait que l’invention de la monnaie soit une transposition, sous la forme d’une convention/médium, de la magie de la fertilité (filiation) et de la fortune (force de travail) ; puisqu’en son sens utilitaire la finalité de l’argent induit la thésaurisation, richesse supplémentaire tirée de la re-production et de la production — ce au même titre qu’une femme-objet-fertile, précieuse monnaie d’échange entre deux tribus, clans ou familles.

Prioritairement sujet de la concupiscence, la cupidité poursuit la même logique, notamment la promesse archaïque de la fécondité chevillée à l’abondance et la fortune — propre à la re-production de l’amour des corps. En devenant maître et possesseur de la matière humaine et première, il est fantasmatiquement possible au cœur du numéraire (valeur-argent) de convertir le pouvoir ou la ‘jouissance phallique’ (orgueil et filiation) en un rapport de force éthique (*Ethos*) ; de transposer le pouvoir primordial du coït reproductif (concupiscence et force de travail) en puissance/force/acte de re-production (*Pathos*) ; enfin, d’adapter l’avidité de l’avarice (cupidité et planification) aux formes de la thésaurisation (*Logos*) — et ce, toujours dans l’optique de « faire société » ; puisqu’en dehors des enjeux sociétaux, le don d’argent dans un cadre familial, amoureux, charitable est un signe tangible d’affection, d’amour ou d’altruisme. Serait-ce ici la transposition de la position du saint (bienévole et gestionnaire) ?

Concrètement, la promesse de bonheur, de liberté et de sérénité à l’échelle individuelle autant que les actions politiques et les re-productions sociales à l’échelle collective s’envisagent sous la forme de profits, de dividendes et d’intérêts dont les équivalents logiques et négatifs sont les impôts, le crédit, les agios, etc. Plus fort que l’*Agapè*, Dieu ou la Morale, l’argent impose par le biais de la nécessité et des usages, de manière aussi brutale que raffinée, l’oppression la plus efficace et l’exploitation la plus exclusive. On peut aussi se référer à Georges Dumézil et à ses thèses (*cf. Du mythe au roman*), et imaginer que l’effort de socialisation de groupes humains, le « faire société », séparant la magie blanche de la noire (ou la magie noble de la basse), est évoluée en prenant appui sur un médium (l’argent) dont les ‘effets magiques’ sont invariablement enchevêtrés à des unions/ fictions religieuses ou idéologiques (capitaliste ou communiste) : « Que peut apporter l’âme quand elle se propose comme l’Épousée ? La jeunesse ? Ce sera alors le rajeunissement, le « renouvellement de l’esprit », opéré par la conversion. La richesse ? Ce ne seront pas des biens terrestres mais « des trésors célestes ». La bonne naissance ? Ce ne sera pas celle que le sort réserve, mais celle qui s’acquiert par la vertu. Enfin la force et la santé ? Il s’agira de celles qui s’acquièrent par la force de l’esprit et par l’affaiblissement du corps. »³ Ces vieilles publicités chrétiennes font encore le terreau des idéologies actuelles, c’est toutefois une injonction contradictoire à laquelle nous sommes soumis, puisque le bien corporel (concupiscence), le bien narcissique (orgueil), le bien matériel (cupidité) sont promus depuis les années 1950 au titre de l’émancipation individuelle.

* * * * *

Karl Marx relate un moment charnière de l’histoire du capitalisme. Précédant l’aliénation du consommateur, celle de l’ouvrier expose la rupture du lien social qui avait lieu dans le cadre des productions artisanales. L’échange de marchandises incarnait des rapports sociaux élémentaires, vitaux et égaux, ce par un moyen : la monnaie. « Sur le plan intellectuel, la monnaie titrée substituée à l’image ancienne, toute charge de puissance affective et d’implication religieuse, d’une richesse faite d’*hubris*, la notion abstraite du *nomisma*, étalon social de valeur, artifice rationnel permettant d’établir entre des réalités différentes une commune mesure et par là d’égaliser l’échange en tant que rapport social », *Les origines de la pensée grecque*, Jean-Pierre Vernant. Contrairement aux vertus de la monnaie, le capitalisme focalisa ses efforts sur les échanges financiers

désincarnés en séparant l’Homme d’une fabrication singulière, donc en mécanisant la production et le savoir. Seul l’étage de la transaction/négociation/décision (planification cupide) conserve **le privilège de créer des liens forgeant les alliances éthiques qui induisent la reconnaissance sociale**. De façon impersonnelle, l’argent est ce qui désormais fait lien à l’échelle du collectif ; un lien avec des corps sans parole, des corps déshumanisés. Moralité, on donne un prix aux choses parce qu’elles n’ont pas la parole, et à l’Homme un salaire pour qu’il se taise. D’un autre côté, ce qui fait encore lien au niveau personnel, c’est ce qui engage en principe une discussion/négociation/décision au sein du couple, ce jusqu’au contrat (concubinage, mariage, crédit, etc.), et qui concerne l’amour en son sens utilitaire, organique et pragmatique, donc la maternité, l’immobilier, l’automobile, etc.

La rhétorique de la transaction est effective dans le monde des affaires comme au cœur des mariages arrangés ou raisonnés, donc au niveau du commandement (*Ethos*). En découlent la planification (*Logos*) et l’exécution des tâches (*Pathos*). Pour le dire vite, au stade du *Logos* se retrouve l’argent et l’amour en ces enjeux utilitaires et factuels. ‘L’argent de l’amour’ (fortune issue de la reproduction) et ‘l’amour de l’argent’ (re-production de la richesse) sont équidistants et participent de concert à la raison instrumentale, comptable et planificatrice (toujours avec l’idée qu’on puisse leur opposer la Raison, le Jugement et l’Amour désintéressés). D’un autre côté, *l’Ethos* incarne le pari, la promesse, le fantasme d’une vie riche, virile et aventureuse - fantasme orchestré, dirigé et entretenu par une poignée (roi, élu, père ou bourgeois). Le *Pathos* est la matière muette (humaine et première) exploitée par la force et l’industrie de celles.ceux qui revendiquent et interprètent l’*Ethos* et le *Logos*. En d’autres termes, ce en visant les 84 % de croyants sur terre, sommes-nous réduits à pactiser avec le diable et la sorcellerie en nous aliénant à la l’inique guerre économique afin de parvenir, au sein de la relation amoureuse, familiale, amicale ou communautaire, à nous auréoler de magie blanche en compagnie de gestes gratuits et débonnaires ?

En dehors des programmes idéologiques dans lesquels nous nous lovons volontiers — entre aliénation et dépense, ou bien, entre sécurité et capital —, la psychanalyse fait place au sujet de la parole comme elle informe sur les rencontres chiffonnées et souvent manquées de l’amour. Elle questionne autant l’amour de soi (Narcisse, ange gardien ou animal totem), de l’autre (partenaire ou adversaire) ou de l’Autre (divin, historique, scientifique, voire linguistique). Dans le cadre de la cure, le paiement en cash n’a pas pour objet de remplir les poches du psy ; tout au contraire, il a pour but d’éviter de contracter une dette envers le psy, ce afin de pouvoir laisser choir la relation le moment venu, donc durant nos retrouvailles avec nous-mêmes, ou avec ce que l’on peut attendre de l’amour. Sans doute est-ce une autre logique que les idéologies religieuses, étatiques ou marchandes qui incitent à l’accumulation de dettes (*cf. La fabrique de l’homme endetté*, Maurizio Lazzarato).

Précisons enfin que Freud établit un nœud indéfectible entre le **Ça**, le **Moi**, et le **Surmoi** ; Lacan fait évoluer cette proposition sous la forme du **Réel**, de l’**Imaginaire** et du **Symbolique** ; puis, Colette Soler semble articuler les enjeux de la rencontre en regard de la **Jouissance**, du **Désir** et de l’**Amour**.

^[1] Les aveux de la chair, Michel Foucault.

^[2] Idem

^[3] Idem



LÆTITIA BOURGET – Une chambre pour le silence, 2011–2015, 160 X 250cm. Exposition à la Galerie 3 – association Mode d'Emploi – Tours, sept. 2023

mode d'emploi

Retrouvez toute la programmation en ligne

SUIVEZ NOUS

mode-demploi.org

Centre Val de Loire TOURAINE Le Centre d'Art Contemporain

TOURS

pôle d'art contemporain

yves.paintkillers Llanes Asturias

Suivre

Instagram interface icons: heart, comment, share, bookmark, home, search, post, video, profile.

23-24

02 18 75 12 12 • CCNTOURS.COM

CCNT CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE TOURS

Direction régionale des affaires culturelles TOURS

DIRECTION THOMAS LEBRUN

les NOURRITURES ÉLÉMENTAIRES

Rabelais, du vin et des idées
avec la participation des vigneron.ne.s de Chinon

CHINON

31 octobre au 5 novembre 2023
festival gratuit

8e édition

l'Obscène

Exposition exceptionnelle de Gérard Garouste du 20/10 au 5/11/23 à la Forteresse Royale

Festival organisé par l'association «Chinons»

En partenariat avec :

CHINON VAL DE LOIRE RENAISSANCE 2022 CHINON VAL DE LOIRE PACT 2022

www.LESNOURRITURESELEMENTAIRES.FR





GERMAIN MARGUILLARD

Montre moi l'univers, 2023 – Bois, placage en mica et céramique, 100x100x92cm

Halo, 2023 – Bois, placage en mica et céramique, 260x260x100cm

Soleil Noir, 2023 – Bois calciné et céramique, 35x35x6cm – Exposition à La Passerelle - Brest, juin/sept. 2023

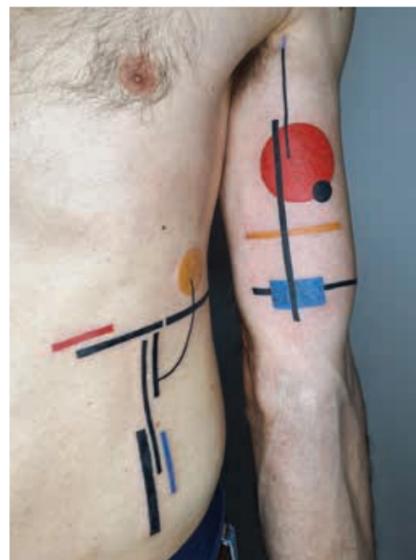


GERMAIN MARGUILLARD

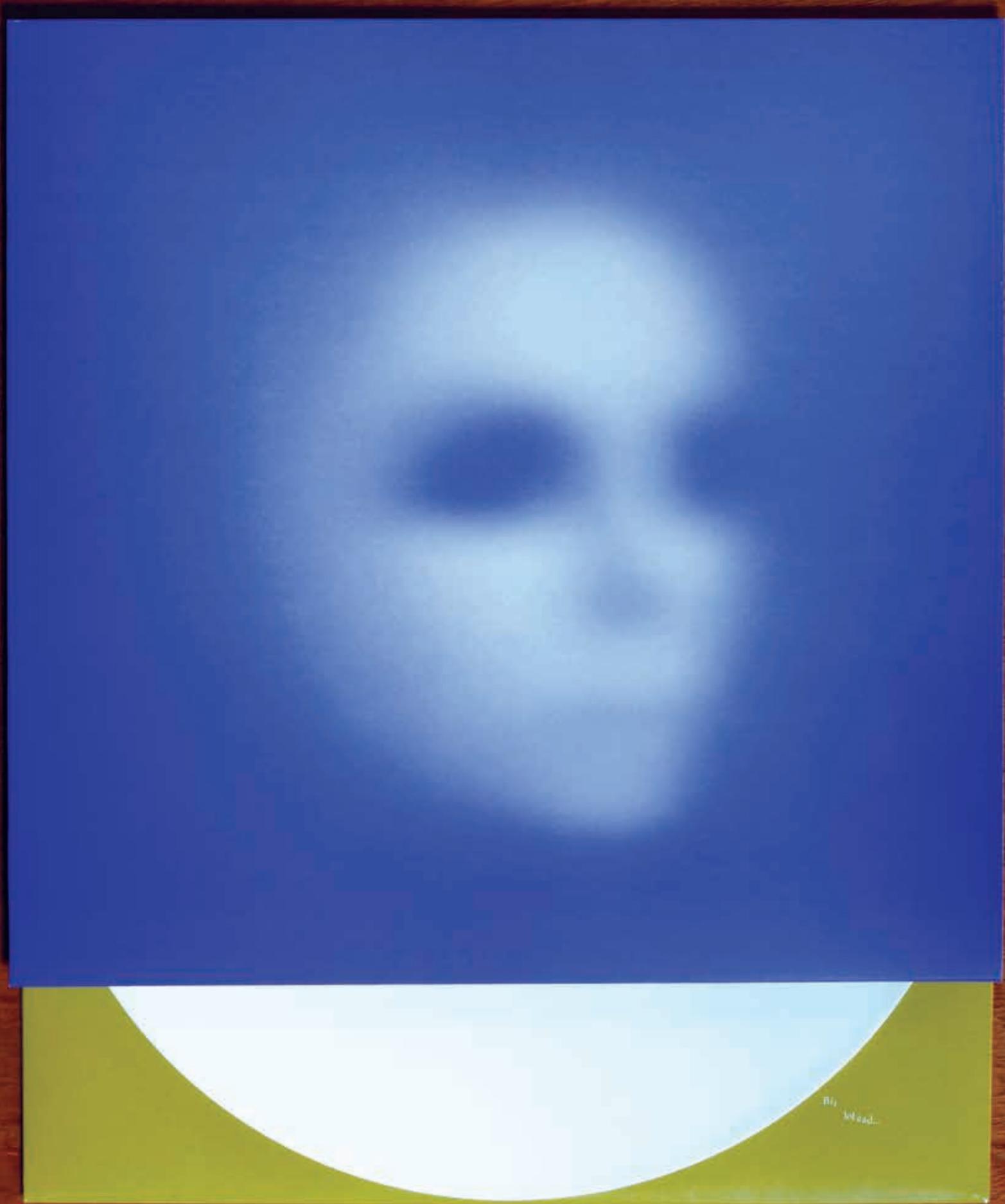
Dessine moi la matière, 2023 – Bois, placage en mica et céramique, 165x500x120cm – Exposition à La Passerelle - Brest, juin/sept. 2023



BÉATRICE MYSELF
Each his fight + Vandal



CHADIA ASH
Tapiserie 70's + Composition géométrique



KOLOKOKSTA

Johana Beaussart

<https://johanabeaussart.bandcamp.com/album/kolokoksta>